

PB-PP BELGIE(N)-BELGIQUE

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 423 janvier 2020



Fantine Harduin, quatorze ans et déjà une grande actrice



© Magazine L'appel - Gérald HAYOIS

Sébastien de Fooz, pèlerin dans sa ville

Joumana Haddad, une Libanaise en pleine révolution



RUE DU BEAU MUR, 45 - 4030 LIÈGE DÉPÔT LIÈGE X - P302066 JENSUEL (ne paraît pas en juillet et en août) - JANVIER 2020 - N° 423





Édito

L'ESPRIT OUVERT

Aux alentours de la Saint-Nicolas, le monde culturel flamand s'est érigé contre les intentions du gouvernement de Jan Jambon de réduire drastiquement les subventions aux institutions et initiatives culturelles qui ne choisiraient pas de valoriser la culture flamande. Ailleurs, dans tous ces pays du monde contrôlés par des régimes forts ou à connotations religieuses, un seul type d'expression culturelle est encouragé : celui qui magnifie les mêmes valeurs que le pouvoir en place. Non seulement en retirant le soutien des autorités aux autres modes d'expression culturelle, mais simplement en les interdisant. Et en pourchassant les artistes qui ne répondraient pas aux normes.

Les puissants ont toujours cherché à contrôler les arts, car c'est à travers eux que leur pouvoir peut le plus subtilement être remis en cause. Non à force d'arguments et de démonstrations, mais par l'évocation d'autres choses, des représentations décalées, des comparaisons peu flatteuses ou des métaphores qui, mine de rien, en révèlent souvent bien plus que de longues proclamations.

Dans notre société, le « cerveau droit », c'est-à-dire l'hémisphère où se trouve le centre de la créativité et de l'imaginaire, est bien plus valorisé que le « cerveau gauche », celui du raisonnement et de la pensée. La culture a donc aujourd'hui un rôle essentiel à jouer. Car elle contribue à montrer le monde, réel, imaginé ou espéré, sans devoir dire les choses de manière abstraite et l'expliquer noir sur blanc. Un livre, un tableau, une photo, un film, une sculpture, une émis-

sion de télévision, une chanson... « parlent » bien plus qu'un long discours.

Par les arts passent les émotions, les constats sur l'état du monde et des êtres, les critiques sur la société et le vivre ensemble. Mais aussi les idées neuves, les expressions moins conventionnelles, les pensées dérangeantes ou les regards plus minoritaires.

C'est pour toutes ces raisons que *L'appel* s'intéresse tant aux lieux de culture, et met autant que faire se peut en exergue ce qui semble porter du sens. Et a choisi de donner la parole à celles et ceux (et pour l'instant, en particulier à des femmes) qui s'expriment par des outils de culture. Dans une grande volonté de tolérance et de liberté.

Si l'on reproche aux autres leurs velléités de museler la culture, et si l'on cherche à être en phase avec les quêtes de sens qui animent nos contemporains, on doit aussi être ouvert aux expressions culturelles qui peuvent étonner, déranger, ou que l'on peut trouver incongrues. Chaque manifestation de l'art est porteuse d'un sens, d'un message. Celui-ci peut ne pas apparaître au premier regard. Il faut parfois prendre le temps d'aller au-delà de l'évidence et de la première impression pour comprendre ce que l'auteur a voulu exprimer.

Appréhender le monde sans *a priori* est le seul moyen de nous permettre de continuer à y vivre ensemble sans devoir nous réfugier dans nos bunkers ou nos tours d'ivoire. La liberté de manifester sa pensée, notamment par la culture, est essentielle à la réussite de cette ouverture qui, à *L'appel*, nous paraît essentielle. Et que nous nous efforcerons de continuer à promouvoir tout au long de l'année qui commence.

Bonne année 2020.

Rédacteur en chef

Sommaire

Actuel

L'esprit ouvert 2

Penser

Décès de Juan Carlos Scannone 4

Réagir

Une oscillation permanente 5

A la une

Bose, un espoir de renouveau du monachisme ? 6

Vie religieuse: disparition ou transition? 8

Croquer

Le libre coup de griffe de Cécile Bertrand 9

Signe

Climate Voices: Sensibiliser pour changer l'avenir 10

Joumana Haddad : « J'ai des raisons d'être

optimiste » 12



Un gîte au service d'un monde durable.

Vécu 🔽

Ernage: la célébration du triple partage 14

Rencontrer

Jean Dufaux : « Pour moi, la vie ne s'arrête

pas à la mort » 16

Voir

Ychippe, un séjour zéro déchet 19

Spirituel Parole

Suivre l'étoile de Noah 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire ou ne pas croire

Interroger les mécanismes de la pensée 24

Et moi, et moi, et moi 25

Corps et âmes

Sébastien de Fooz, pèlerin dans Bruxelles 26



Enzo Bianchi, âme de ce

nouveau monastère.

Pour décrypter le sens de l'Épiphanie.



Culturel Découvrir



Fantine Harduin a tout d'une grande 28

Médi@s

Des plateformes qui déchaînent ? 30

Planche

Dieu, mon beau-père 32

Portée

Les académies ouvrent à la culture artistique 34

De beaux-livres pour les fêtes 36

Notebook 38



magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable Paul FRANCK

Rédacteur en chef Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction Michel PAQUOT

Équipe de rédaction Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Paul de THEUX, Joseph DEWEZ, José GERARD, Gérald HAYOIS, Michel LEGROS, Thierry MARCHANDISE, Christian MERVEILLE, Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN, Christian VAN ROMPAEY, Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro Geneviève BERGÉ, Laurence FLACHON, Armand VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les contributions de nos chroniqueurs n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page www.periskop.be

Photocomposition et impression : Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

AdministrationPrésident du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat Abonnement – Comptabilité Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège ☎ + 魯 04.341.10.04

Abonnemt annuel : 25 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB

secretariat@magazine-appel.be

Publicité Bernard HOEDT Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège



Avec l'aide de la Fédération Wallonie

\grave{A} l'origine de la philosophie de la libération

DÉCÈS DE JUAN CARLOS SCANNONE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Vient de s'éteindre à Buenos Aires un jésuite, philosophe et théologien qui fut l'un des maîtres à penser du pape François.

e 27 novembre 2019 s'éteignait à Buenos Aires, où il était né quatre-vingt-huit ans plus tôt, le père Juan Carlos Scannone, jésuite argentin qui a eu une influence importante sur l'évolution de la pensée théologique du pape François. Lui dont la formation première fut philosophique, devint l'un des principaux représentants de la théologie du peuple, dont se nourrit le jeune jésuite Jorge Mario Bergoglio. Après une licence en philosophie à la faculté San Miguel en Argentine (1956), il étudia la théologie à l'Université d'Innsbruck (1963) et obtint son doctorat en philosophie de l'Université de Munich (1967). Il eut une influence discrète, mais décisive, dans toutes les grandes réunions d'après Vatican II du CELAM (Conseil épiscopal latino-américain) et de la CONFAR (Conférence argentine des religieux et religieuses). Il enseigna aussi en diverses universités européennes et collabora à la revue jésuite Civiltà Catolica de Rome à partir de 2014.

LA THÉOLOGIE DU PEUPLE

Sa pensée théologique s'appuyait toujours sur l'analyse solide et originale de la situation socioculturelle de l'Amérique latine. Avec quelques autres philosophes, il fonda l'école de la philosophie de la libération, bien avant que l'on parle de la théologie de la libération dont la théologie du peuple fut une branche argentine autonome. On retrouve la même solidité de pensée chez son disciple Bergoglio, dont certains penseurs occidentaux – et pas des moindres - n'ont pas su apprécier la rigueur scientifique, ne sachant se libérer de leur cadre de pensée kantienne ou hégélienne.

L'importance de Scannone pour l'Église d'aujourd'hui réside dans l'influence qu'il eut sur l'élaboration de la pensée originale du pape François. On la perçoit déjà dans *Evangelii Gaudium*, premier grand document de son pontificat. L'importance donnée à la piété populaire dans cette exhortation apostolique vient en ligne droite du profond respect pour le peuple croyant, caractéristique de la théologie du peuple. Cette même vision est au cœur de la notion de synodalité, à laquelle François a donné une nouvelle vigueur et qui marqua tout spécialement le fonctionnement des deux derniers synodes, celui sur les jeunes et celui sur l'Amazonie.

La notion de culture, si importante dans l'encyclique Laudato sì, comme déjà dans Evangelii Gaudium, a été reprise par François durant son récent voyage en Thaïlande. C'est à travers une culture évangélisée que se transmet l'Évangile ; et tous les membres de cette culture transformée par l'Évangile deviennent des sujets actifs de l'évangélisation.

INFLUENCE CAPITALE

L'Amérique latine, dont plusieurs pays vivaient à l'époque de Vatican II dans une grande pauvreté, souvent sous des régimes totalitaires ou des dictatures militaires, a reçu et appliqué le concile avec un dynamisme exceptionnel, accompagné d'une réflexion théologique ancrée dans le vécu concret des peuples concernés. Cette réflexion déconcerta souvent les sages théologiens européens et la curie romaine. Pour Scannone et la pensée théologique dont il est l'un des principaux représentants, l'option préférentielle pour les pauvres, issue du Pacte des Catacombes et assumée par le concile, est devenue une option préférentielle pour tous les exclus, dans une attitude décidément non paternaliste, faisant de l'exclu un agent actif de sa propre libération comme de l'évangélisation.

C'est sans doute un geste d'humour de l'Esprit Saint que de s'être servi de cette école de pensée et d'action d'origine clairement évangélique, à travers le pape actuel, pour dégager graduellement l'Église de son auto-référentialité et la lancer vers les périphéries, dans un esprit de synodalité impliquant l'ensemble du peuple croyant dans l'annonce de l'Évangile. Il convient de reconnaître ceux dont l'esprit s'est servi dans cette œuvre.

UNE OSCILLATION PERMANENTE

Geneviève BERGÉ

Écrivaine



Venise sous les eaux. Des images rapidement emportées par le flot de nouvelles ou des images qui font sens ? À chacun de choisir.

cqua alta. Au mois de novembre dernier, l'eau monte plus que de coutume à Venise. Les images de l'inondation occupent quelque espace dans les médias et sur les réseaux sociaux, mais au fond, sans plus. Pas de manière eccezionale comme l'est le niveau de la marée. Rien de comparable à l'émotion suscitée par l'incendie de Notre-Dame de Paris quelques mois plus tôt. En somme, on est habitué. Habitué au phénomène, habitué aux inondations, habitué à ce qu'en Italie les catastrophes se déversent sur le pays, rappelant chaque fois l'incurie de la classe politique et ses graves manquements en matière de gestion du territoire.

LES YEUX MOUILLÉS

Acqua alta. L'eau monte sur la terre. On lit aujourd'hui que tel glacier fond à une vitesse alarmante, mais que tel autre se reforme lentement. On apprendra demain qu'une partie de la Flandre pourrait être inondée si et si, et cela occupera une demi-page de journal. Puis on oubliera, car en somme, on s'est habitué. Habitué au déferlement des mauvaises nouvelles climatiques, habitué aux prescriptions interminablement répétées, surtout les plus minimalistes.

Acqua alta. L'eau me monte aux yeux. Et si je regarde bien, elle monte aux yeux de beaucoup. Car on est habitué, certes, mais aussi : on ne l'est pas. Cela en même temps, dans le même mouvement. Cette oscillation permanente entre le choc et l'oubli, entre la révolte et le retour au quotidien. Entre l'information qui arrive de toutes parts, comme cette eau, cette trop haute marée que rien n'arrête et dont l'activité humaine est en grande partie responsable, et le

retour à la vie de tous les jours. Car il y a le travail, les enfants, un peu de loisir, ce moment où l'eau se retire en somme, laissant les pensées et les émotions un peu bringuebalantes, même s'il faut continuer à avancer, comme on dit, sans qu'on sache toujours bien vers quoi.

JUSQU'À QUAND?

On suggère de l'Italie qu'elle est le laboratoire politique de l'Europe. Ce qui s'y passe annoncerait ce qui risque d'advenir ailleurs. Je crains pour ma part qu'elle soit seulement l'exemple de ce qui est déjà. Un exemple très lisible, puisqu'une ville célèbre est sous eau et ceci alors qu'on connait les risques et la menace depuis longtemps. Certaines autorités noient leur responsabilité sous le cynisme ? Une fois encore, on est habitué. Jusqu'à quand ?

En forçant à peine le trait, je dirais bien que la fonte des glaciers et le sort de quelques îles lointaines n'ont produit en Occident que des remous. De quoi s'inquiéter, oui, tout de même, les réunions internationales en sont le témoin, mais pas de quoi inquiéter fondamentalement le monde politique et économique. Pourtant, lorsque l'eau monte à Venise, la menace qui plane sur le monde se fait soudain proche, très proche même. Acqua alta eccezionale : tout à coup, les dominants, ceux qui font le monde, perçoivent qu'ils pourraient bien être dominés. Si on ne pouvait plus faire barrage à l'eau ? Si elle rasait tout, y compris les bonnes intentions des déclarations internationales ?

Va-t-on s'habituer à Venise sous les eaux ? Je ne sais. Mais les images nous ont rappelé de manière pressante que s'il ne résout pas tout, le choix politique de chacun importe grandement : qu'il s'agisse d'élire, de surveiller ou de protester. Comme le choix du mode de vie, celui du mode de consommation. Le grand ouvrage censé protéger la cité vénitienne des eaux trop hautes a pour nom MOSE (*Modulo Sperimentale Elettromeccanico*). C'est aussi le nom de Moïse en italien. Un nom qu'il vaudrait mieux ne pas prendre à la légère. ■



Des moines et des moniales vivent ensemble en communauté monastique dans le village de Bose (dans le Piémont) entièrement restauré avec simplicité. Ils y accueillent, dans une grande bienveillance, leurs hôtes qui y viennent pour méditer, se retrouver, prier ou vivre en silence.

UN ESPOIR DE RENOUVEAU DU MONACHISME?

Thierry MARCHANDISE

our arriver à Bose, dans le piémont italien, il faut quitter la circulation routière chargée pour prendre une petite route étroite qui serpente dans les collines. On atteint un large plateau où s'offre à la vue un magnifique village avec les Alpes en toile de fond. Dans les années 1970, en raison de la paupérisation de la région, le village de Bose se vide de ses habitants. C'est là qu'Enzo Bianchi va s'installer. À l'inverse d'autres fondateurs, il raconte volontiers qu'il n'a jamais eu ni apparition ni vision, ni entendu de voix divine. Comme il le répète volontiers, « Dieu ne parle pas italien. Dieu n'est pas une voix sonore, il parle au cœur de la conscience ».

APPEL À UNE VIE MONASTIQUE

Issu d'une famille pauvre, Enzo Bianchi est orphelin à huit ans. Ce sont deux voisines qui vont s'occuper de lui, ce qui explique la présence des femmes dans son futur projet. À dix-sept ans, il participe à un office protestant. Son curé, à qui il s'est confié, le prive de communion et l'humilie publiquement. Il étudie ensuite l'économie politique à l'université de Turin et envisage une carrière publique,

« Je ne me suis jamais seulement senti catholique. »

tout en pensant se marier. Mais, depuis son enfance, trône sur sa table de chevet la règle de Saint-Basile qui, s'il ne connait rien encore de la vie monastique, l'attire néanmoins. À vingt-deux ans, il

part à la rencontre de l'abbé Pierre et découvre, chez les exclus de la société, une capacité de charité qui l'émerveille. C'est là qu'il sent l'appel à vivre une vie monastique, inspiré par de grands noms : Benoit, Basile, Pacôme et François.

En 1965, il s'installe seul dans une maison abandonnée à Bose, où des amis viennent le rejoindre les weekends. En hiver, il séjourne dans différents monastères : la communauté de Taizé, l'abbaye de Tamié, le mont Athos... Son projet se dessine : il imagine un monastère simple, inscrit dans la vie actuelle et répondant aux attentes des hommes d'aujourd'hui. Il hésite à entrer à Taizé, où il fait la connaissance de frère Daniel, un pasteur de Neufchâtel. En 1968, ils sont trois frères, dont frère Daniel, à vivre à Bose. Une sœur les rejoindra.

ET DIEU CRÉA LA FEMME

La règle, créée en 1972, prévoit trois offices, matin, midi et soir, et seulement deux messes par semaine. L'office est chanté et la musique prend petit à petit une grande importance. Chaque moine ou moniale travaille sept heures par jour. Il s'agit d'un vrai travail qui rapporte de l'argent et permet à la communauté de vivre en autonomie, et donc en toute liberté. Au début, les relations avec l'évêque du lieu n'étaient pas excellentes, car il ne voulait pas d'œcuménisme dans son diocèse. Mais le cardinal Pellegrino soutient et conseille Enzo Bianchi, et la communauté vit à présent en pleine communion avec l'évêque.

Actuellement, une cinquantaine de moines et une quarantaine de moniales composent la communauté. Une de ses particularités est la présence de femmes. Leur place importante vient sans doute de l'histoire de son fondateur. Tout petit, à l'heure où l'église était déserte, sa mère le portait dans le chœur pour frapper à la porte du tabernacle. Elle enfreignait ainsi les interdits religieux pour bousculer le Seigneur et le prier de veiller sur elle, lui qui connaissait sa fragilité de santé, et sur son fils. Après sa mort, à l'âge de trente ans, le jeune orphelin est pris en charge par les deux voisines, très différentes l'une de l'autre et donc complémentaires. Etta (déformation de *maestra*) est maîtresse d'école, une intellectuelle catholique qui se tient à distance du clergé et de la vie paroissiale. Cocco, elle, est employée à la Poste et catholique fervente et dévote.

OUVERT AUX AUTRES RELIGIONS

Elles vont donner à l'enfant une éducation chrétienne, l'aider à suivre des études, le pousser à voyager et à faire des rencontres. C'est Etta qui lui apprend à respecter les juifs, à une époque où ce terme est encore une insulte : « Ils chantent comme nous, les chrétiens, et on pourrait prier les psaumes ensemble. » Elle le pousse à s'ouvrir aux autres religions. « Je ne me suis jamais seulement senti catholique », reconnaît-il.

À la naissance de la communauté, Enzo Bianchi comprend que la sœur qui les a rejoints ne peut rester seule. « Nous sommes la première communauté à vivre moines et moniales ensemble. Je ne voulais pas me couper de l'autre part du Ciel. » Il rappelle que, dès 1968, lorsqu'une femme a voulu rejoindre les trois frères, le pari était un peu fou. Il est alors allé en chercher une autre dans une communauté protestante installée près de Neufchâtel. Sœur Christiane, une théologienne féministe, les a donc rejoints pour deux ans. Entretemps, d'autres sœurs sont arrivées. Moines et moniales ont des lieux de travail et de vie distincts, mais ils célèbrent une liturgie identique et partagent la même table le weekend. Les sœurs ne sont pas au service des frères et elles prêchent comme eux. Elles ont leur propre prieure et le prieur général n'a pas autorité sur elles.

L'ART DANS LA NATURE

En arrivant à Bose, on découvre un lieu de toute beauté. Petit à petit, la communauté a pu racheter les maisons abandonnées et les a superbement restaurées. Cette beauté réside non seulement dans ces constructions qui font village, mais aussi dans la nature environnante et dans les nombreuses œuvres d'art présentes autour et dans Bose. Beaucoup d'artistes qui y passent sont frappés par cette beauté et laissent une de leurs créations en cadeau. « J'ai voulu que la pauvreté soit belle, explique Enzo Bianchi, sinon elle devient misère. Et la misère n'est pas chrétienne. Il faut que notre mode de vie donne envie. Les lieux sont très simples, mais aussi très accueillants. La vie monastique est comme un écosystème où il y a la vie, arrive la vie. S'il n'y a pas de vie, les jeunes ne viennent pas. La mission du prieur est d'animer la vie de la communauté, pas de commander, il doit donner des raisons d'espérer et d'avoir confiance en la vie. C'est la vie humaine qui doit avoir la primauté, la vie spirituelle est au service de la vie concrète, corporelle et relationnelle. »

POUMONS DES ÉGLISES

La beauté est aussi présente dans les offices qui veulent répondre à deux exigences : parler aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui dans leur langage et être œcuméniques. Les plus beaux psaumes des différentes traditions religieuses y sont donc repris et travaillés et les moines et moniales ont composé leurs propres textes qu'ils chantent en italien. « Nous prions avec les poumons de toutes les Églises », affirme Enzo Bianchi. Dans l'église, moderne

et d'une grande simplicité, émerveillent jusqu'aux tout petits enfants qui font alors silence. L'absence de clôture, au contraire des monastères traditionnels, est aussi frappante. Ainsi que la qualité de relationnelle. » l'accueil, y compris dans sa

les chants qui se répondent « La vie spirituelle est au service de la vie concrète, corporelle et

langue. Cet accueil se prolonge au moment des repas pris avec deux frères ou sœurs dans de petites salles à manger réunissant une dizaine de personnes. Le silence n'est que partiel, ce qui permet les échanges. La nourriture, très simple, est aussi gouteuse, à l'image de la cuisine italienne.

Si frère Enzo n'est pas très optimiste quant à l'avenir du monachisme en Occident, il n'est pas tendre non plus pour les nouvelles communautés qui ont levé beaucoup d'espérance : « Une grande déception, un désastre même ! » Sur trente nouvelles communautés en Italie, vingt-cinq ont en effet été placées sous tutelle pour abus d'autorité ou abus sexuels, et beaucoup de fondateurs, qui se prenaient pour des gourous, ont été déposés. Folie, manque d'équilibre, dérives sectaires, prise de pouvoir sur des personnes fragiles... Rares sont les communautés nouvelles qui sont

Enzo Bianchi se réjouit toutefois, avec Marcel Gauchet, que le christianisme soit « la religion de la sortie de la religion. L'important n'est pas d'annoncer une religion, mais l'Évangile. Et c'est une tâche quotidienne, toujours à accomplir. Chacun doit faire de l'Évangile un chemin d'humanisation. Ce que Jésus nous révèle, c'est que l'amour est plus fort que la mort ».

VIE RELIGIEUSE: DISPARITION OU TRANSITION?

Ce n'est un secret pour personne : l'Église catholique vit une crise profonde en Belgique. Certains parlent même d'effondrement : chute de la pratique sacramentelle, diminution du clergé, fermetures d'églises, perte d'influence politique, mauvaise image, déconfessionnalisation des institutions étiquetées « catholiques » dans le monde de l'éducation, de la santé, des organisations sociales... Les communautés religieuses sont aussi touchées par ce déclin. Dans la partie francophone du pays, les frères dominicains vivent désormais dans trois couvents : à Liège, à Louvain-la-Neuve et à Bruxelles. La Compagnie de Jésus a créé une nouvelle province qui réunit les jésuites belges francophones, français, luxembourgeois, grecs et mauriciens. Nombre de monastères ont fermé leurs portes : bénédictins et bénédictines, clarisses et franciscains, carmélites, etc.

Les congrégations locales fondées pour développer les écoles et les soins de santé s'éteignent. Les raisons sont multiples: non-renouvellement et vieillissement des membres, bâtiments trop grands et non adaptés, prise en charge par l'État des services sociaux, dissensions internes. L'Eglise et les communautés religieuses subissent aussi de plein fouet la méfiance visà-vis de l'institutionnel qui traverse la société. Reste qu'il ne faut pas nécessairement faire nombre pour être signe d'évangile dans le monde. Le « petit reste » fait souvent preuve de dynamisme et de créativité.

Cependant, les jeunes ne se tournent plus vers ces grands ordres et congrégations. Certains sont attirés par des « communautés nouvelles », comme L'Emmanuel ou les Béatitudes qui s'institutionnalisent à leur tour. D'autres cherchent davantage des petites communautés à taille humaine, sans grands moyens, où l'on peut vivre proche de la nature dans la simplicité et la sobriété, développer des relations humaines dans une forme de spiritualité inspirée de François d'Assise. C'est le cas pour la Fraternité de Tibériade à Lavaux-Sainte-Anne où, depuis quarante ans, des jeunes, hommes et femmes, s'engagent dans la vie religieuse.

Le libre coup de griffe de Cécile Bertrand



INdices

MARIÉS.

Le Consistoire de l'Église Protestante de Genève vient d'adopter le principe d'étendre le mariage religieux aux couples homosexuels, et de leur proposer une cérémonie identique à celle des couples hétérosexuels.

DORÉS.

Parce que ce n'est pas une couleur de peau, le doré pourrait bien devenir la nouvelle teinte des pères Fouettards. En 2019, ces Zwarte Pieten "Goldfinger" ont déjà été vus aux Pays-Bas ainsi qu'en Flandre. Et l'idée séduit le Centre pour l'égalité des chances... Alors que, si père Fouettard était à l'origine noir, c'est simplement qu'il est maculé de suie, car il passe dans les cheminées avant saint Nicolas.



EN ATTENDANT.

La cathédrale de Notre-Dame de Paris peut de nouveau être visitée... mais uniquement de manière virtuelle. Ceci grâce à un projet de mécénat passé avec le groupe Orange. Le site est disponible depuis la fin no-vembre :

www.notredamedeparis.fr

CHER.

Un collectionneur suisse a acquis une Bible imprimée sur la presse de Gutenberg pour plus d'un million d'euros. Il s'agit d'un incunable, un ouvrage imprimé avant les années 1500. C'est la Bible la plus chère jamais vendue en Allemagne.

PRÉCAIRES.

D'après le dernier rapport du SPF Sécurité sociale, les inégalités de revenus grandissent en Belgique et le risque de pauvreté touche 16,4% de la population. C'est le niveau le plus élevé depuis 2004. Ce risque est deux fois plus important en Wallonie (21,8%) qu'en Flandre (10,4%).



TRAN CON VIEN. Cet acteur du programme de replantation de la mangrove vietnamienne est le héros d'un film documentaire.

es étudiants agronomes ou bioingénieurs de Belgique exposent à quel point leur futur travail sera utile, afin de mettre au point des solutions permettant aux agriculteurs de s'adapter aux bouleversements engendrés par les changements climatiques. Lila raconte son combat contre l'exploitation pétrolière dans la mer et sur le sol grecs qui se profile pour les années à venir et qui provoquera de graves dégâts environnementaux. Au Vietnam, l'un des cinq pays les plus touchés par les effets du réchauffement climatique, dix millions de personnes souffrent déjà de ses conséquences. Une responsable de projet sur place prévient que, pour pouvoir survivre le long du littoral, il faut absolument replanter des mangroves, dont septante-cinq pour cent ont disparu durant les dernières décennies. Ces différents récits sont repris dans quelques-unes des capsules vidéo de quatre ou cinq minutes présentées sur la plateforme de Climate Voices, les voix du climat.

RELATER CE QUI SE PASSE

Fondée en 2018, bien avant les marches des jeunes pour le climat, cette association a été suscitée par Christophe Schoune, journaliste et ancien secrétaire général d'Inter-environnement Wallonie. Il en est aujourd'hui l'administrateur délégué et raconte comment l'idée lui en est venue. « Lors d'un voyage familial en Inde, pendant quelques jours, nous avons été confrontés, dans les rizières, aux difficultés que vivent les paysans face aux changements climatiques. Tout est devenu instable et incertain. Le travail réalisé en quinze jours peut être balayé en une seule nuit. De là est née l'idée de construire un projet qui relate ce qui se passe dans les pays du Sud, comment les habitants sont touchés. Mais aussi comment ils se font acteurs, comment ils apportent des solutions à leur niveau. »

L'association a été officiellement lancée fin septembre 2019, dans le cadre du festival Maintenant à Louvain-laNeuve, qui proposait de rencontrer une série d'initiatives de transition. Son président est François Gemenne, spécialiste des questions de géopolitique de l'environnement et professeur à l'Université de Liège et à Sciences-Po Paris. Le projet rassemble une trentaine de personnalités issues des médias, de la culture, de l'économie de la transition et de la société civile. Pour financer ses projets, Climate Voices a lancé une campagne de crowdfunding grâce à laquelle elle espère récolter quarante mille euros. Elle a également reçu une aide au démarrage de la Région wallonne.

DES DOCUMENTAIRES PILOTES

Le public cible de l'initiative est la « génération climat », les quinze-trente ans, de l'enseignement secondaire et

au-delà. Plus précisément, elle s'est donné pour objectif « Il faut faire de toucher les jeunes qui ne déborder la sont pas encore mobilisés, qui n'ont pas défilé dans les rues ces derniers mois. Comme le précise François Gemenne dans la capsule de présentation du projet, « il est fondamental de ne pas ajouter de fracture supplémentaire entre celles et

préoccupation climat au-delà du cercle d'ONG et de militants convaincus.»

ceux qui ont les moyens de s'engager, de se mobiliser et celles et ceux qui ne se sentent pas encore assez concernés ou conscientisés ». Il faut donc faire déborder la préoccupation climat au-delà du cercle d'ONG et de militants convaincus.

Pour atteindre cet objectif, Christophe Schoune a réalisé, l'été 2018, des documentaires pilotes au Sénégal. Ils ont été projetés dans une série d'écoles techniques et professionnelles du Namurois. Selon les statistiques, le taux de mobilisation est en effet plus faible dans ce type d'enseignement que dans le général. « Lors de ces projections, observe-t-il,

Une association wallonne pour le climat

SENSIBILISER POUR CHANGER L'AVENIR

JOSÉ GÉRARD

Lutter contre le réchauffement climatique est sans doute le défi du siècle. *Climate Voices* est une nouvelle association qui s'est donné pour objectif de sensibiliser les jeunes, surtout ceux qui sont les moins mobilisés.

on a pu se rendre compte qu'il y avait un déficit d'information et de formation sur ces enjeux. On a donc pu construire les formats des documentaires grâce à tous ces jeunes à qui on les a projetés au long de cette année. » Leurs remarques et réactions ont permis de peaufiner les courtes vidéos. Les récits et les reportages ont également été publiés dans le magazine Imagine, avec lequel Climate Voices a noué un partenariat.

INVITATION

Deux possibilités sont offertes aux enseignants qui souhaitent travailler sur les questions climatiques avec leurs élèves ou étudiants. Il leur est possible d'inviter des journalistes à venir détailler la démarche de Climate Voices et les enjeux auxquels ils sont confrontés sur le terrain. Cette intervention peut s'inscrire dans le cadre de l'opération Journaliste en classe parrainée par l'Association des journalistes professionnels (AJP) et soutenue par la Fédération Wallonie Bruxelles. Une classe ou un groupe d'étudiants a également l'opportunité de s'impliquer activement dans le projet, et des jeunes peuvent accompagner sur le terrain une équipe de l'association en partenariat avec l'ONG Quinoa.

Si elle ne dispose pas encore de tous les moyens nécessaires pour les réaliser, Climate Voices ne manque pas d'idées. Grâce au travail dans les écoles, elle espère former des « ambassadeurs du climat » qui pourront sensibiliser leurs pairs aux enjeux environnementaux. Plusieurs projets de reportages sont également prévus aux quatre coins du monde, forts de la volonté, chaque fois que c'est possible, de travailler avec des journalistes, cameramen, réalisateurs locaux. Pour rester cohérente, l'ONG s'astreint à limiter au maximum ses voyages en avion et à privilégier les transports publics dans ses déplacements sur place. Elle s'engage également à compenser les émissions carbone générées par les activités dans des projets

solidaires de limitation et d'adaptation aux changements climatiques, en collaboration avec CO2logic, une entreprise belge pionnière en matière de compensation carbone.

Son intention est encore d'organiser, fin 2020 à Tour et Taxis (Bruxelles), une grande exposition internationale sur le climat, au moment de la COP26, à l'occasion du cinquième anniversaire des Accords de Paris. Il s'agira alors d'évaluer le chemin parcouru par les différents états dans leur lutte contre le réchauffement climatique. Sachant que l'on est loin d'atteindre l'objectif de limitation à 2°C de ce réchauffement d'ici la fin du siècle, vu les émissions rejetées actuellement dans l'atmosphère.

Grâce aux récits des acteurs du Sud, mais aussi d'ailleurs, grâce à ses actions de sensibilisation, *Climate Voices* espère inverser la tendance pessimiste. Parce que, comme le dit son slogan, « nos histoires peuvent changer l'Histoire ». ■

INdices

DIVISÉS.

Dans le cadre d'une enquête du Pew Research Center, environ les deux tiers des Américains sondés estiment que les Églises devraient se tenir loin de la politique, alors que 36% d'entre eux déclarent au contraire que les divers lieux de culte devraient exprimer leur avis sur les questions politiques et sociales.

CONSERVÉ.

Un fragment du berceau de Jésus a été transféré du Vatican à Bethléem, lieu de naissance du Christ. Un coup dur pour ceux qui pensaient qu'il était né dans une mangeoire...



FÉMINISÉE.

55% des personnes exerçant une responsabilité dans l'Église de Belgique sont des femmes, révèle le nouveau rapport annuel commandé par les évêques. Mais aucune, évidemment, n'est prêtre.

ASSASSINÉES.

Dans l'est du Burkina Faso, au moins quatorze personnes ont été tuées lors d'une attaque contre une église pendant une messe. Actuellement, une insurrection islamiste avive les tensions ethniques et religieuses dans les régions septentrionales du pays, frontalières du Mali.

FERMÉE.

L'église Sainte-Marie de Lodelinsart va être détruite. Fermée depuis 2012, elle représente désormais un risque pour la population selon les autorités communales, et une rénovation serait trop onéreuse. Certains paroissiens dénoncent une stratégie du pourrissement de la part de la commune.



publier un vibrant premier roman, Le livre des reines.

<<

e refuse désormais toute référence, en parlant des Libanais, à une phrase du type : "De toutes les confessions". Personne ne doit plus penser d'un point de vue confessionnel, c'est une vision qui divise et qu'il faut combattre. On est Libanais ou Libanaise, qu'on soit chrétien, chiite, sunnite ou non croyant. » Non croyante et laïque, Journana Haddad l'est. Elle l'a publiquement revendiqué dans un article, « Pourquoi je suis athée », qui a provoqué un énorme scandale dans le monde arabe et lui a valu son lot d'injures et menaces. « Je ne voulais plus jouer la comédie, confie-t-elle. Née dans une famille chrétienne très croyante, à l'école, j'ai commencé à m'interroger sur cette croyance automatique. Et le rejet de la religion s'est mué, chez moi, en une incapacité à croire, ce qui est beaucoup plus profond. Car on peut être critique vis-à-vis de la religion tout en étant croyant, ce qui n'est pas mon cas. »

RÉVOLUTION DES MENTALITÉS

Cette position n'est rien moins qu'évidente dans un Etat ravagé par quinze années d'une guerre civile entre factions religieuses et où les principaux postes sont répartis entre chrétiens maronites, musulmans sunnites et chiites. Penser au risque, si ce système vole en éclats, de voir les chrétiens, minoritaires, exclus du pouvoir et marginalisés, c'est justement ce que Joumana Haddad ne veut plus envisager, puisqu'elle rêve d'un État laïc. « Tout ce que je fais et dis défie la totalité du système, constate-t-elle. Mais je ne suis pas du tout isolée, c'est une des demandes les plus entendues dans les manifestations. »

Selon elle, la révolution qui secoue actuellement le Liban, avec les centaines de milliers de manifestants qui défilent dans les rues depuis la mi-octobre, est d'abord celle des mentalités. « Les gens savent que, si on ne se débarrasse pas de ce système pourri, on va retomber dans les mêmes pièges de corruption, de mensonges, de leaders qui ne sont pas à la hauteur de leurs responsabilités. La taxe sur WhatsApp n'a été que l'un des éléments déclenchants. Les vraies raisons, ce sont les frustrations, les colères. Il faut mettre fin à une classe politique qui s'est entretuée pendant la guerre civile et qui, depuis trente ans, dirige le pays avec insolence. C'est inacceptable. Le pays connaît aussi une grave crise économique dont beaucoup d'indépendants honnêtes, intègres pourraient le faire sortir. Désormais, il n'y a pas de retour en arrière possible. Dans la persévérance des manifestants, dans leur unité, je trouve des raisons d'être optimiste. »

POUR LES FEMMES

La cause des femmes est un autre combat que mène la presque quinquagénaire énergique et déterminée. « Elles sont en première ligne de la révolution, se réjouit-elle. Ce n'est pas qu'elles ne veulent pas s'imposer, c'est le système patriarcal du Liban qui les en empêche. » Il y a une quinzaine d'années, elle a même lancé un magazine en arabe parlant d'érotisme, de sexe, de tout ce qui a un rapport avec le corps dans les arts et la littérature. « C'est un sujet tabou alors que les Arabes sont obsédés par le sexe. Face aux menaces, j'ai décidé de ne pas avoir peur. Je me suis convaincue que c'était juste des trucs qu'on me disait pour m'intimider. »

Son côté rebelle, Joumana Haddad l'a depuis l'enfance. Et sa force de caractère, sa tenacité, sont le fruit de la guerre civile qui a débuté l'année de sa naissance, en 1975. « Quand on me menace, j'ai tendance à affronter le danger plutôt qu'à me protéger », observe-t-elle. Elle découvre aussi très tôt la lecture. « Il n'est pas exagéré de dire que les livres m'ont sauvé la vie. Ma famille était assez pauvre, mais mon père était un grand lecteur. Comme il travaillait dans une imprimerie, la seule chose qu'il pouvait ramener à la maison c'était des livres. J'ai découvert qu'il en avait, cachés. C'est ainsi que j'ai lu Sade à douze ans, ainsi que d'autres écrivains français ou traduits en français. » À cet âge-là, elle écrit un poème où elle parle de son besoin de liberté. Et, au fil des années, sa rébellion ne va cesser d'être nourrie par l'observation des injustices.

ÉLUE ÉPHÉMÈRE

Auteurs de nombreux poèmes et d'essais qui ont fait du bruit - J'ai tué Shéhérazade, Superman est arabe -, Joumana Haddad a décidé de s'investir en politique. Candidate à Beyrouth aux élections législatives de mai 2018 sur une liste indépendante, elle est donnée gagnante avant de voir son élection invalidée. « Parler est très important, mais j'ai eu envie de m'investir davantage. Dire dedans, les choses que je dis

dehors. Je suis un peu la passionaria des droits humains et des libertés, je refuse d'arronmême temps, fondé une ONG pour sensibiliser les jeunes à la sauvé la vie. »

« II n'est pas exagéré de dire dir les angles. » Elle a, dans le que les livres m'ont

laïcité, à l'égalité. « Il y a eu cinquante-cinq pour cent d'abstention, en majorité des jeunes complètement déconnectés de la politique et croient que ne pas voter est une forme de protestation. Cela renforce au contraire le système. »

Cette mère de deux garçons d'une première union vit depuis plusieurs années avec un homme de culture musulmane, mais agnostique, et sans être mariée. Ce qui frise la provocation, dans une société où il est naturel de se réclamer d'une religion et où les mariages interreligieux sont rares, et déconseillés. « Cette culture du rejet de l'autre m'indigne. Si je devenais la leader du Liban, je ne permettrais, pendant quelques années, que des mariages interreligieux. La confession est un repère, alors qu'elle doit être totalement personnelle. »

Journana Haddad vient de publier un premier roman partiellement autobiographique, Le livre des reines, qui conte le destin de quatre femmes de générations successives. Depuis l'arrière-grand-mère arménienne qui, en 1916, à trois ans, fuit le génocide turc avec sa famille dont elle sera, miraculeusement, la seule survivante. Elle se suicidera à soixante-six ans. « J'avais sept ans, se souvient l'auteure, et la première question que je me suis posée porte sur ce suicide que je n'ai pas compris. Dans la famille de ma mère, on ne pouvait rien savoir, c'était tabou. » Ce livre magnifique, puissant émotionnellement, est ainsi une façon pour elle de tenter de comprendre. À travers le portrait de ces femmes volontaires, combattantes, mais qui ne trouvent aucune le bonheur dans le mariage, elle raconte près d'un siècle d'histoire de son pays, et notamment ses liens avec la Syrie, Alep ou Damas, où vit une importante communauté libanaise.

Si le roman est traduit de l'anglais, il a d'abord été écrit en arabe, comme tous les autres livres de son auteure. « Il est important pour moi qu'ils s'adressent d'abord aux Arabes, afin de contrer cette idée selon laquelle, quand on écrit dans une langue étrangère, on fuit la confrontation. Ce que je me refuse de faire. » ■

Joumana HADDAD, Le livre des reines, Arles, Jacqueline Chambon, 2019. Prix : 22€. Via *L'appel* : -5% = 20,9€.



CÉLÉBRER. Oui, mais de manière interactive, en partageant le vécu de chacun.

'église d'Ernage, petit village proche de Gembloux, est un édifice religieux assez commun à la région. Un bâtiment surélevé aux murs de briques, un escalier menant au perron, un clocher fait de pierres. Sa particularité réside dans le fait que l'autel ne se situe pas dans le chœur, mais bien le long d'un mur latéral. Les chaises sont rangées en demi-cercle tout autour. « Cela permet à chacun de se voir et de ne jamais être trop éloigné les uns des autres. Mieux se sentir ensemble et ainsi faire communauté a toujours été notre volonté. Cela fait près de trente ans qu'un groupe de paroissiens en a la charge, des dimanches ordinaires aux célébrations plus particulières, comme on va en vivre aujourd'hui », explique Philippe, l'un des membres de cette équipe liturgique qui anime ces célébrations dominicales.

Le thème de vie qui va être exploré, avant de le faire entrer en résonance avec l'Évangile et aboutir à une célébration de tout ce qui sera exprimé, est : *Bien vieillir, c'est possible*.

UNE COMMUNAUTÉ ADULTE

On s'affaire dans l'église où un écran de projection est installé. « Nous aimons bien proposer des reportages ou des témoignages filmés, commente Denis. Cela permet aussi de projeter les textes des chants, de la prière eucharistique. Aujourd'hui, on va aussi demander aux paroissiens de donner leur avis qui sera projeté et commenté. De plus, l'image est un média actuel qui suscite beaucoup d'intérêt. »

La chorale se met en place. Serge en est le responsable. « Nous soignons particulièrement la qualité des chants. Musicalement d'abord – nous chantons en polyphonie –, mais également au niveau des paroles qui doivent avoir du sens. Nous avons la chance d'avoir parmi nous quelques musiciens de talent. Ils nous permettent de vivre des moments de méditations musicales qui aèrent les célébrations en y insufflant des moments de silence. »

Un peu plus loin, Jean Marie Rogier, le prêtre du jour, se prépare. Il se rend dans cette paroisse une fois par mois, heureux de vivre les célébrations proposées ici. « Il s'agit toujours d'un moment intense avec cette communauté qui est une véritable communauté chrétienne adulte. En tant que prêtre, j'ai un peu la sensation d'être soliste dans un dialogue harmonieux. Comme pour un concerto lorsque l'orchestre, formé des animateurs, et le piano, qui serait le prêtre, se mettent ensemble pour interpréter une œuvre commune. »

CÉLÉBRER LE QUOTIDIEN

Les premiers paroissiens arrivent. À l'entrée, un papier et un crayon leur sont remis. On se salue, on partage les nouvelles de la semaine, on s'installe. Un chant s'élance : « Table dressée sur nos chemins, pain partagé pour notre vie. » Car il est bien question de célébrer le quotidien de tous, au cœur de la vie de chacun. Le prêtre prononce des paroles d'accueil et, pour ouvrir la cérémonie, trace un signe de croix. Philippe précise alors le déroulement de la célébration et l'introduit. « Dans mon quotidien de pharmacien, commence-t-il, il est effrayant de voir ce qu'on nous demande d'avaler pour ne pas vieillir. » Le ton est donné. Le point de départ de cette eucharistie est le partage du vécu profond de chacun. D'autres personnes prennent la parole. Chaque intervention est ponctuée d'un intermède musical qui permet d'intérioriser ce qui vient d'être exprimé. On n'oublie pas les absents qui ont de la peine à se déplacer par le biais d'un témoignage filmé projeté sur l'écran.

L'assemblée est alors invitée à répondre à la question : « Bien vieillir; est-ce possible ? » Chacun note sa réponse. Après avoir été récoltées, les contributions seront commentées par le célébrant au moment de leur projection sur l'écran. Moment de grande communion entre les participants. « Bien vieillir, c'est se sentir aimé. C'est rester vivant. C'est accueillir de nouvelles espérances d'ouverture. »

Afin de briser la routine

LA CÉLÉBRATION

DU TRIPLE PARTAGE

Christian MERVEILLE

Depuis près de trente ans, des laïcs de la communauté paroissiale d'Ernage prennent en charge les liturgies dominicales en revisitant les textes, les chants et les rites pour les replacer au cœur du quotidien.

Place ensuite à la lecture de l'Évangile du jour. « Voyez le figuier et tous les arbres. Dès qu'ils ont poussé, vous connaissez de vous-mêmes, en regardant, que déjà l'été est proche. » L'homélie est brève et a comme but de poser d'autres questions à la lumière du message évangélique. Partage profond de la parole au plus intime de chacun. Nouvelle bouffée musicale qui mène tout naturellement à la célébration de tout ce qui a été vécu, afin de rendre grâce pour ces moments et les placer sous le regard de l'intime de Dieu. Partage de la prière eucharistique récitée en alternance avec l'assemblée et le prêtre. Partage du pain, enfin, qui devient signe d'une vraie présence au cœur du quotidien. Dernier chant avant l'envoi et le retour vers sa vie personnelle. À l'issue de la célébration, les participants recoivent une « carte souvenir » illustrée par un dessin du Chat philosophe de Philippe Geluck et invitant à lire un texte magnifique, Vieillir en beauté, de la poétesse québécoise Ghyslaine Delisse. S'ensuit un apéritif servi dans l'église

où chacun y va de son commentaire concernant ce qui vient de se vivre, heureux d'avoir pu approfondir son regard de foi sur ce qui fait sa vie.

PAROLE, PAIN, PRIÈRE

« Au fond, remarque Denis, ce que nous faisons au cours de ces célébrations eucharistiques, c'est un triple partage. Nous partageons d'abord au niveau de la parole : nos communautés se doivent d'être un lieu où l'on peut parler, échanger et partager la parole de Dieu à travers l'Évangile. Le deuxième partage est celui du pain : la mise en commun de ce que nous vivons au quotidien quand nous entrons en relation avec les autres dans leurs besoins réels. Le corps du Christ est quelque chose de vraiment incarné. Le dernier partage est celui de la prière pour être à l'écoute de ce que nous avons de plus intime et de plus profond en nous. Toute célébration doit comporter ces trois éléments pour être une vraie célébration qui parle vraiment

à tous. S'il existe beaucoup de lieux où l'on partage le pain à travers des collectifs qui s'occupent de migrant, par exemple, ou en offrant de la soupe aux sans-abri, il en est peu où partager la parole vraie. Et encore moins pour partager la prière qui est l'expression de l'intime de l'intime. »

DU LEVAIN

Il reste encore des questions en suspens. Concernant le rôle du prêtre, par exemple, qui se doit de « (re)devenir non pas un père, mais un frère parmi nous », comme l'est le célébrant du jour. Ou à propos du manque de soutien de la part de l'institution Église vis-à-vis de ces communautés de base qui se prennent en main. Ou encore liées au temps qui fait défaut pour aller encore plus loin. Quoi qu'il en soit, la façon de vivre la liturgie dans ce groupe paroissial agit comme « levain dans la pâte » de tous ceux qui travaillent pour qu'advienne une autre manière de céléhrer ■

Femmes & hommes

LODE VAN HECKE.

Père abbé de l'abbaye d'Orval, il vient d'être nommé à la tête de l'évêché de Gand par le pape François. C'est la première fois qu'un trappiste est nommé évêque en Belgique.

ABBY STEIN.

Préparé • e pour devenir rabbin de la communauté juive hassidique ultra-orthodoxe de New York, il/elle a choisi de changer de sexe, et est désormais une activiste transgenre. Son histoire vient de paraître dans un livre : Becoming Eve (Devenir Ève).



MARCEL RACQUET.

Trésorier de la Fabrique d'église Saint-Géry de Boussu, il va enfin récupérer les statues volées dans ce lieu de culte en 1914. Elles ont en effet été retrouvées au musée de Louvain où se tient l'exposition *Borman et fils*, consacrée à une famille de sculpteurs sur bois très réputés au XVIº siècle.

CARMELO BARBAGALLO.

Nouveau président de l'autorité financière du Vatican, il va devoir mener un rude combat contre des graves dérives financières dans la cité papale.

ROGER SOUGNEZ.

Ce prêtre liégeois de 92 ans, qui confiait avoir perdu la foi, a recouru à l'euthanasie pour mettre fin à ses souffrances. L'an dernier, il avait publié le livre De la prêtrise à l'abandon des doctrines, aux éditions Golias (voir L'appel du mois dernier).



Deux cent cinquante. C'est, a minima, le nombre d'albums de bande dessinée écrites par Jean Dufaux depuis le début des années quatre-vingt. Touchant à tous les genres, avec une prédilection pour le fantastique et le paranormal, le scénariste porte un regard assez désabusé sur l'humanité. Faisant un pas de côté, il vient de publier le deuxième volet de sa trilogie « religieuse » consacré à Charles de Foucault.

< POUR MOI, LA VIE NE S'ARRÊTE PAS À LA MORT >>

— Trois ans après saint Vincent de Paul, vous vous attachez, toujours avec le dessinateur Martin Jamar, à Charles de Foucault. Pourquoi cet intérêt pour ces deux importantes figures chrétiennes?

— J'arrive tout de même à septante ans, et je commence à jeter des regards derrière moi. J'ai l'impression de n'avoir jamais cessé d'avancer, sans me ménager des temps d'arrêt. Sur près de quarante ans de carrière, j'ai dit en gros ce que je voulais formuler en bande dessinée. Il me manquait deux ou trois pièces. Je suis croyant et il m'importait de le manifester, même si j'ai beaucoup de points de désaccord

« Les livres m'accompagnent depuis que je suis tout petit, ils ont été une seconde famille. » avec l'Église. Je considère que mener une vie sans dimension spirituelle est absurde, cela ne m'intéresse pas. Mais je voulais écrire des ouvrages qui peuvent être lus par tout le monde, même par des gens qui n'ont aucune foi, sans les embêter avec la mienne. C'est ainsi

qu'est née l'idée de faire ces albums autour de personnages dotés d'une résonance à la fois spirituelle et intellectuelle. Je souhaitais aussi témoigner qu'être croyant, ce n'est pas forcément être un inactif, un penseur, un homme retiré du monde. Saint Vincent s'y prêtait merveilleusement bien. Foucault était plus compliqué, car il est encore très contesté. Et nous avons été contactés par l'association Matéo Ricci, que je connaissais très peu. Ce sera le dernier tome de cette trilogie.

— Dans l'album, vous racontez les derniers mois de la vie de Charles de Foucault dans le désert, face aux Touaregs. En quoi ce personnage vous intéresse-t-il?

— Principalement parce qu'il est à l'écoute des autres cultures et religions. C'est une dimension essentielle pour moi, d'autant plus aujourd'hui. Sa vie est au croisement des fois chrétienne, musulmane et juive. Mais il est aussi un militaire, il travaille pour l'armée. C'est pour cela que certaines personnes le considèrent comme un colonialiste pur et dur, sans discussion possible, le reste n'est qu'alibi. Dans l'album, on le voit d'ailleurs passer des documents à un militaire. Cet élément a été attaqué par sa famille qui n'aime pas que soient montrés certains aspects de lui. Or, la tentation du désert me semblait très intéressante pour un homme qui avait tout de même beaucoup d'orgueil. Il est finalement, comme tout être humain, extrêmement complexe, ce qui le rend d'autant plus intéressant.

- Avez-vous eu une enfance religieuse?

— Je suis au centre de deux courants opposés : un athéisme profond par mon père et une foi tout aussi profonde du côté de ma mère et de ma grand-mère. C'était un combat permanent. J'ai pris la voie des humanistes, des penseurs grecs et latins, des philosophes comme Montaigne. Les livres m'accompagnent depuis que je suis tout petit, ils ont été une seconde famille, ils ont fait mon instruction. J'adore les encyclopédies et les dictionnaires. Il me semble en effet essentiel de savoir ce qui nous a précédés pour comprendre ce qui va suivre. Mais la foi ne m'a jamais quitté, je m'y trouve très bien.

— Vous êtes arrivé assez tard à la bande dessinée, passé la trentaine. Ce n'était donc pas un rêve d'enfant ?

— J'ai suivi à l'IAD (Institut des Arts de Diffusion) des études sur la psychanalyse de l'art. J'ai toujours eu très envie d'écrire, surtout pour l'image. La bande dessinée a été un hasard heureux. Vers trente-deux, trente-trois ans, j'ai rencontré un jeune dessinateur qui cherchait un scénariste. J'ai commencé par des commandes pour *Tintin*, ce qui m'a permis d'apprendre le métier sur le tas. Je me prouvais ainsi que je pouvais être professionnel.

— Vous avez écrit plus de deux cent cinquante albums, abordant quasiment tous les genres, de l'anticipation au western, en passant par le policier, la science-fiction, la fantasy, la piraterie ou l'histoire. Et en vous déplaçant autour du globe, et même dans l'espace et sous terre. Quel regard portez-vous sur l'humanité?

— Je raconte toujours la même histoire, quel que soit le lieu ou l'époque. Les questions que j'aborde sont toujours et partout identiques. Ce n'est pas parce que l'on se déplace dans le temps ou dans l'espace que le problème disparaît. Mes bouquins parlent de moi, ils sont une autobiographie éclatée. La part du bien et du mal, le rapport au pouvoir, à toutes formes de fascisme, à la vie spirituelle, au monde des femmes, à la violence, sont des questions que je ne cesse de me poser. Je pars du principe qu'il n'y a pas le bien et le mal, l'ombre et la lumière. Sans la lumière, il n'y a pas d'ombre, et inversement. D'où la complexité des personnages, même s'ils sont des héros ou héroïnes. Nous avons tous Docteur Jekyll et Mister Hyde en nous. Comme Simenon, je ne juge jamais un personnage, même s'il est détestable, même s'il ne correspond pas du tout à ma vie ou à ce que j'aimerais qu'elle soit. Je me souviens des difficultés rencontrées dans les années quatre-vingt pour imposer Jessica Blandy à des éditeurs qui ne voulaient pas d'une femme qui buvait, avait des amants, était bisexuelle.

— Quand vous imaginez des mondes futuristes, comme dans Samba Bugatti où la planète est contaminée par un virus, ou dans Medina qui dépeint un futur post-apocalyptique, de quoi partez-vous?

— Je pars d'une logique du présent qu'il me suffit de pousser un peu plus loin. Je trouve alors un autre décor qui ne dévie pas de cette ligne. Le futur est souvent l'exploitation du passé. *Star Wars*, par exemple, ce n'est rien d'autre que la mythologie grecque. Si l'homme se renouvelle par son imaginaire, il reste toujours confronté aux mêmes problèmes. Et le pire pour lui serait la disparition de la pla-

.'appel 423 - Janvier 202

nète, ce dont il est capable. Si nous ne réagissons pas rapidement, on va vers la catastrophe. Est-ce encore de la science-fiction?

— Les sociétés que vous créez sont souvent terrifiantes. Des États totalitaires y règnent par la violence.

— N'oubliez pas que je suis un enfant de Mai 68! Pasolini disait que tout pouvoir est fasciste, quel qu'il soit. Il s'agit de rester extrêmement vigilant. D'autant plus que les

« Je suis resté très sincère par rapport à l'adolescent que j'étais, je pourrais toujours lui serrer la main. »

pouvoirs, avec les technologies nouvelles, prennent de plus en plus de liberté pour s'incruster dans la vie privée des gens. Il faut bien comprendre que, d'ici vingt ou trente ans, nous n'aurons plus de liberté individuelle. C'était la grande idée de Staline qui voulait savoir, vingt-quatre heures sur

vingt-quatre, ce que chacun pensait. J'écris donc contre le pouvoir, surtout s'il est insidieux et se cache derrière des faux discours démocratiques.

— Vous n'hésitez pas à mettre en scène la violence, mais aussi l'érotisme. Comment abordez-vous ces deux domaines ?

— Ils sont inhérents à l'homme. Puis-je concevoir un monde sans violence et sans sexualité? Il ne faut pas tricher tout en essayant de ne pas être gratuit. L'érotisme, tel que je le conçois, fait partie des beautés, des fonctions et des moteurs de la vie. Quant à la violence, l'histoire a montré qu'elle en était riche. Quoi que j'écrive, je sais que je serai en dessous de la réalité.

— Le fantastique traverse aussi de larges pans de votre travail, même dans des histoires qui, apparemment, en sont éloignées. D'où vient cet intérêt ?

— Nous avons tous une dimension fantastique, simplement, on n'y prête pas attention, on ne prend pas le temps de s'y intéresser. C'est essentiel pour moi, cela fait partie de ma vie. Il suffit simplement de se placer dans une géographie différente pour que des éléments fantastiques commencent à voir le jour et que l'on passe du côté des morts. Je peux très bien, dans la pièce où je suis, percevoir une autre présence qui écoute. Cela m'est naturel depuis que je suis petit. J'ai d'ailleurs lu très tôt des auteurs fantastiques, et je n'ai jamais arrêté. En cela, je suis resté très sincère par rapport à l'adolescent que j'étais, je pourrais toujours lui serrer la main.

— C'est ainsi que vous n'hésitez pas à mettre en scène le monde des morts, l'au-delà.

— Les mondes des vivants et des morts cohabitent. Pour moi, c'est très clair, la vie ne s'arrête pas à la mort, même si je ne sais pas comment. Pour raconter tout cela, je mets en marche la grande machine de l'imaginaire entretenue par le cinéma et la littérature dont je suis un grand consommateur. Sur Facebook, je suis par exemple tombé sur une jeune femme de l'Académie des Beaux-Arts qui a confectionné une robe de mariée noire pour une morte. Si le monde des morts lui en commandait, que se passerait-il? En répondant à cette question, un décor apparait, puis survient le nom d'un personnage, et c'est parti. Mes inductions, si elles sont bonnes, amènent tout un monde.

— De Jessica Blandy à Saria, en passant par Djinn, L'impératrice rouge, Sortilèges ou Lady Elsa, les femmes occupent une place prépondérante dans vos séries. Vous faites figure de pionnier dans un art resté longtemps très masculin.

— Ayant eu la malchance de perdre mon père à douze ans, j'ai été éduqué par une femme, d'affaires en plus, dotée d'un caractère très fort. Les femmes ont toujours eu une place prépondérante dans ma vie, je leur dois beaucoup. C'est pour cela que certaines choses m'insupportent. Il est par exemple indispensable que les femmes puissent disposer de leur corps et gagnent autant que les hommes. Dans mes scénarios, elles représentent une force corrective par rapport au monde des hommes, même si elles peuvent également sombrer. Et ce qui me fait énormément plaisir, c'est l'évolution de mon métier. Quand j'ai commencé, il n'y avait quasiment pas de dessinatrices ni de scénaristes, et très peu de lectrices. Moi-même, j'ai travaillé avec quatre ou cinq femmes

— Les graphismes de vos albums sont extrêmement différents, voire parfois aux antipodes les uns des autres. Comment choisissez-vous les dessinateurs?

— Je dois d'abord être enchanté par le dessin, il doit me donner envie de raconter une histoire. J'ai eu la chance de travailler avec de très grands dessinateurs qui m'ont apporté non seulement un univers graphique, mais une façon de penser différente. Et j'ai des goûts éclectiques. Ce qui est passionnant, dans la culture, c'est l'instinct de curiosité qui permet de ne pas m'ennuyer. Je déteste les cloisonnements culturels. La culture doit être au contraire généreuse et ouverte.

— C'est cette curiosité qui vous a conduit à récemment adapter Nez de cuir, un roman d'un auteur totalement oublié, Jacques de la Varende, qui se passe en France au milieu du XIX° siècle?

— J'avais été impressionné, enfant, par le film avec Jean Marais. Je trouve qu'il y a, dans ce roman, un style extraordinaire et une très grande liberté de ton. Et puis, cela me permettait de me colleter à un genre que je n'ai pas tellement pratiqué, le romantisme. Ça m'intéressait d'autant plus que l'on se trouve devant une autre de mes marottes : l'apparence et le masque. Et donc l'illusion contre laquelle se fracasse le héros : se faire aimer sans son masque.

— En quoi le Jean Dufaux d'aujourd'hui diffère-t-il de celui d'il y a vingt ou trente ans ?

— En vieillissant, on apprend à ralentir, on voit mieux la beauté des choses simples autour de soi. J'ai tellement travaillé que je suis passé à côté de nombre d'entre elles. Je prends plus le temps de m'arrêter, de regarder, de flâner. Je publie dès lors moins qu'avant, quatre ou cinq albums par an. Je n'écris pas spécialement vite, je réécris par exemple énormément mes dialogues, mais très régulièrement. Quand je m'installe, ça vient. Je ne me sens pas bien lorsque je suis chez moi et que je n'ai aucune excuse pour ne pas écrire. Et aujourd'hui, je me confronte à des techniques différentes. J'ai écrit le scénario d'un polar et deux adaptations de séries qui intéressent les producteurs, ainsi qu'un roman. ■



Jean DUFAUX et Martin JAMAR, *Foucault, une tentation dans le désert*, Paris, Dargaud, 2019. Prix : 14,99. Via *L'appel* : −5 % = 14,24€.





GÎTE ÉCOLO.

Valérie Van Heer veut mettre plus qu'une touche verte dans la Grange d'Ychippe, le gîte qu'elle a aménagé au cœur du Condroz. Tout est pensé pour inviter à limiter la consommation d'énergie. Aménagements, matériaux de récup', approvisionnement en circuit court et autres trucs et astuces pour voyager groupés... la propriétaire ouvre la porte aux touristes pour un style de vie zéro déchet.





VERS DU PLUS VERT.

Les propriétaires ont obtenu l'écolabel international Clé Verte en 2014, renouvelé depuis chaque année. Cette reconnaissance les engage à tendre toujours plus vers un type de tourisme respectueux de l'environnement. La démarche va plus loin que le respect de la législation environnementale et les prescriptions d'application en Wallonie.



LEÇON INAUGURALE!

Des panneaux illustrés suggèrent les bons gestes à poser afin, notamment, de réduire au maximum l'impact des déchets sur l'environnement. « Il faut trouver la bonne attitude pour ne pas trop brusquer les vacanciers, commente Valérie. La majorité se plie à l'exercice du tri sans problème, bien qu'il faille parfois repasser après. »







GESTES FORT(S)... SIMPLES.

Les produits sont en vrac, commandés à l'avance si on le souhaite et amenés sur place par Valérie qui les a achetés chez les commerçants locaux. Pour les produits frais, on fait appel à la coopérative du coin. Gain de place dans les voitures et respect de la vie locale. Recyclage des déchets dans des emplacements prévus. Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

-'appel 423 - Janvier 2020

« Nous avons vu son étoile en Orient » (Matthieu 2,2)

SUIVRE L'ÉTOILE

DE NOAH

Gabriel RINGLET



Dans l'Antiquité, il était fréquent que la naissance d'un grand personnage soit signalée par l'apparition d'une nouvelle étoile.

eu avant Noël, des amis m'ont fait parvenir un faire-part sur lequel se détachait un prénom et une double date : Noah, 22 septembre 2019, 8 novembre 2019. Sur la même page, le visage d'un bébé relié à une sonde et l'invitation à une « Cérémonie de lumière et d'amour ». En parcourant la suite du texte, je lis que Noah est né prématurément, qu'il a vécu « 69.000 minutes », et que ses parents invitent à célébrer avec eux le « voyage de leur petit bonhomme vers les étoiles ». Ils proposent à ceux et celles qui les rejoindront de s'habiller chaudement et en couleur, d'apporter une petite branche ou une feuille d'arbre pour alimenter le feu, ainsi qu'une bougie. Ils ajoutent que les personnes qui le souhaitent peuvent aussi venir se recueillir auprès du petit corps de l'enfant, « magnifique et apaisé ». Un corps déposé dans un cercueil-bateau qu'ils suggèrent d'« habiller de décorations personnelles » avant de laisser cette fragile embarcation rejoindre la lumière et les étoiles.

AGENOUILLEMENTS

Je pense aux mages partis à la recherche d'un roi et qui ont vu son étoile en Orient. Au bout d'un long chemin, elle leur précisera le lieu où se trouve l'enfant. De quelle nature était cette étoile ? Bien des hypothèses ont circulé au fil du temps : une comète, une planète, un astéroïde... Mais l'Évangile ne s'intéresse pas à la nature scientifique du phénomène. Il veut souligner que ces illustres personnages qui cherchaient un grand souverain dans un luxueux palais de la capitale, vont se retrouver dans l'humble maison d'un village où repose un tout petit roi.

Matthieu exprime admirablement le chemin intérieur de ces grands savants venus pour se prosterner auprès du roi des Juifs et qui vont s'agenouiller face à un enfant. Dans l'Évangile, ce sont eux les premiers à s'incliner devant Jésus. Ils seront suivis par un lépreux (Mt 8,2), par un notable dont la fille est morte (Mt 9,18), par les disciples dans la barque après la marche sur les eaux (Mt 14,33), par une Cananéenne dont la fille est cruellement tourmentée par le démon (Mt 15,25), et par Marie de Magdala et l'autre Marie à la résurrection (Mt 28,9).

Après s'être inclinés, les mages « ouvrirent leurs coffrets et offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe ». Les pères de l'Église ont vu dans ces offrandes les symboles de la royauté (l'or), de la divinité (l'encens) et de la sépulture (la myrrhe). Au XIIe siècle, le très sérieux saint Bernard, fondateur de Clairvaux et docteur de l'Église, propose une autre explication bien plus terre à terre puisqu'il pense que l'or permit à Marie et Joseph d'enfin sortir de leur misère, que l'encens servit à désinfecter l'étable et que la myrrhe guérit l'enfant qui avait des vers...

DES MAGES ENCORE

En relisant cet Évangile de l'Épiphanie qui veut manifester l'universalité du salut, je me dis qu'entre l'étoile de Noël et l'étoile de Noah, il n'y a qu'un pas. Et que dans les deux histoires, de bons mages étaient au rendez-vous. Les mages-parents qui se sont inclinés devant leur petit roi et l'ont adoré délicatement durant ces semaines de si intense traversée. Les mages-soignants de l'unité de néonat des cliniques St Luc à Bruxelles qui furent surtout des mages de la vie jusque dans la mort. Et puis les mages-amis, proches et moins proches, qui ont déposé dans le bateau de Noah l'or, l'encens et la myrrhe de leur imagination.

Aujourd'hui, et même si cela prend du temps, je suis sûr qu'à la vue de ce bateau-étoile dans le ciel, tous ces mages qui ont accompagné Noah éprouveront « une très grande joie ». ■

Lectures spirituelles









MARIE NOËL À DEUX VOIX

Un livre conçu comme un album illustré de photos commentées fait découvrir les faces sombres et claires de la poétesse chrétienne qui apparaît ici « pleine d'alternances et de contradictions ». À la fois sereine et tourmentée, animée par d'étranges sentiments pour un Dieu qu'elle ne comprend pas, mais dont elle est éprise. Attachée à Marie Noël dont elle connaît intimement l'œuvre, Colette Nys-Mazure souhaite « mettre l'eau à la bouche » des lecteurs en leur offrant un « fragment de poésie et de prose » pour chaque jour de l'année. (Ch.B.)

Chrystelle CLAUDE de BOISSIEU, *Portraits intimes de Marie Noël*, Paris, Desclée de Brouwer, 2019. Prix: 22,70€. Via *L'appel*: - 5% = 21,57€. Colette NYS-MAZURE, Marie Noël. *Le chant des jours*, Paris, Desclée de Brouwer, 2019. Prix: 9,65€. Via *L'appel*: -5% = 9,17€.



LETTRE À PHILÉMON

Paul est en prison à Éphèse, car son activité de prédicateur d'une religion nouvelle inquiète les autorités. Sa captivité est sévère, sans l'empêcher de recevoir des visites. Un jour, Onésime, un esclave de son ami Philémon en fuite, lui demande d'intervenir auprès de son maître pour obtenir son affranchissement et sa liberté. Paul adresse alors une « Lettre à Philémon » composée de vingt-cinq versets, l'un des plus courts livres de la Bible qui « reste bien souvent à sommeiller avec d'autres trésors cachés ». Son auteur, l'air de rien, va tenter de conduire son destinataire à faire le bien sans le lui ordonner. (M.L.)

Adrien CANDIARD. À Philémon. Réflexion sur la liberté chrétienne. Paris, Éditions du Cerf, 2019. Prix : 10€. Via L'appel : -5%= 9,5€.



TEXTES BIBLIQUES

Il devient de plus en plus évident que la Bible retrouve aujourd'hui une place éminente qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Depuis Vatican II, des efforts multiples sont déployés pour répandre quantité de connaissances élémentaires relatives aux origines et à la nature des textes bibliques. Ce livre entend ainsi « redéfinir quelques-uns des traits de l'ensemble biblique et reprendre des problématiques affectant les Écritures dans leur rapport au cœur du mystère chrétien, sans oublier son héritage du judaïsme ». La Bible est un livre construit, structuré, où tout se tient, sans interdire d'aller voir un peu plus loin au gré des pages. (M.L.)

Yves-Marie BLANCHARD. La Bible, parole une et plurielle, entrer dans l'intelligence des Écritures, Paris, Salvator, 2019. Prix : 18,80€. Via L'appel : -5% = 17,86€.

DÉSOBÉISSANCE CIVILE

Le nom de Gandhi est depuis le début du XXe siècle associé à la notion de « désobéissance civile », que le mahatma avait réussi à remettre au goût du jour. Mais que sait-on de ce qui lui avait inspiré l'idée de proposer ce type de résistance ? Ce petit livre reprend des textes écrits ou prononcés par Gandhi, permettant de saisir ce qu'il a pu en dire et de comprendre ce qu'était ce Satyagraha (attachement ferme à la vérité) qu'il avait initié. Ce retour aux sources peut paraître déroutant, car il n'explique pas, mais fait vivre ce choix de lutte inoubliable. (F.A.)

GANDHI, *Du devoir de désobéissance civile*, Paris, Rivages Poche, 2019. Prix : 7,50€. Via *L'appel* : -5% = 7,13€.

DIEU CHEZ DES V.I.P.

Pas facile de déceler et de mettre des mots sur le rapport intime de chacun avec Dieu et la religion. Pourtant, qu'on le veuille, ou non, la part (ou non) à Dieu et à l'Église est souvent essentielle pour comprendre les ressorts de l'action. Qu'en est-il pour certains personnages de la grande Histoire ? Christine Goguet a tenté d'y voir plus clair et y réussit plus ou moins selon les sources disponibles. Elle en a choisi treize. Parmi eux, des politiques comme de Gaulle, Churchill, Mandela, Napoléon ou Mitterrand, mais aussi Einstein, Van Gogh, Victor Hugo, Mohamed Ali, Mère Teresa et quelques autres. Intéressant. (G.H.)

Christine GOGUET, *Les grands Hommes et Dieu, Monaco*, Éditions du Rocher, 2019. Prix : 18,35€. Via *L'appel* : -5% = 17,44€.



POUR UNE RUDE CONVERSION

Ordonné prêtre en 1963, au début du concile Vatican II, Mgr Albert Rouet est évêque depuis 1986 et a été, de 1993 à 2001, un archevêque de Poitiers très créatif. Il a donc effectué tout son ministère durant le développement de la sécularisation qu'il ne considère pas comme une idéologie et dont il décrit finement l'évolution. Son livre invite à une réflexion sur le monde et l'Église catholique d'aujourd'hui et de demain, avec de nombreux extraits et commentaires des Ancien et Nouveau Testaments. Et autant de pistes pour une rude et nécessaire conversion. (J.Bd.)

Albert ROUET, *Croire, mais en quoi ? Quand Dieu ne dit plus rien,* Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier,2019. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.

-'appel 423 - Janvier 2020

Vérité, doute et savoir

INTERROGER LES

MÉCANISMES DE LA PENSÉE

Josiane WOLFF

Présidente du Centre d'Action Laïque du Brabant wallon



Il importe de s'interroger sur les critères qui permettent de distinguer la simple conjecture de la connaissance.

'une des qualités qui accompagnent la notion de vérité est la certitude. Elle peut être définie comme l'adhésion totale du sujet à ce qu'il pense. Cela commence par un bref éblouissement de l'esprit, l'impression que chaque chose a trouvé sa place et que plus rien ne pourra venir couper le fil rouge de la pensée qui se tricote dans un bel ouvrage qui tient la route. Cela se poursuit par un flux d'endorphines, appelées aussi « hormones du bonheur », car elles ont un effet antalgique, anxiolytique et antifatigue. Libérées en grande quantité, elles peuvent provoquer un état d'euphorie, d'extase ou encore d'hallucination.

LA VÉRITÉ RASSURE

« S'imaginer, se persuader, préjuger, conjecturer, supposer... » mènent à un sentiment, ambigu : l'intime conviction. Ambigu, car aucune de ces approches n'est garante de vérité. L'intime conviction est en réalité une forme de croyance. Et comme le disait si bien monsieur de Condorcet (de son nom complet : Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet) : « La vérité appartient à ceux qui la cherchent et non point à ceux qui prétendent la détenir. » Nietzsche, quant à lui, propose de concevoir la vérité comme une consolation nécessaire. Elle serait une invention des humains qui, las de souffrir et incapables d'agir, se réfugieraient dans la croyance rassurante d'un monde immuable permanent. Pour Nietzsche, la vérité serait une nécessité vitale.

Personnellement, je pense que la vérité n'appartient à personne et qu'il importe de s'interroger sur les cri-

tères qui permettent de distinguer la simple conjecture de la connaissance.

POURQUOI PENSONS-NOUS CE QUE NOUS PENSONS?

La plupart du temps, une vérité démontrée ne l'est qu'à l'intérieur d'un système théorique particulier, le choix du système ne dépendant pas de son caractère vrai ou faux, mais de son utilité dans la démonstration. Ce qui explique que l'on retienne un cadre théorique valide plutôt qu'un autre n'est pas qu'il est plus vrai, mais qu'il est plus commode – c'est-à-dire plus pertinent, plus efficace. C'est ce que souligne le mathématicien Poincaré (*La Science et l'Hypothèse* – 1902). La simple démonstration mathématique d'une pensée n'est pas un gage de vérité, d'autant qu'une rhétorique parfois fallacieuse peut aussi donner priorité à l'éloquence sur la vérité.

Alors quoi ? Le scepticisme permanent ? La certitude qu'il n'y a aucune certitude ? Ou plutôt l'ouverture d'un espace-temps du dialogue, bienveillant, où l'échange et la rencontre sont possibles au-delà de l'immédiateté. En tant qu'adulte, nous n'avons pas l'habitude de remettre en question ce que nous pensons. Au contraire, nous aurions plutôt tendance à prendre notre pensée pour la vérité. En prendre conscience, cela change notre rapport au savoir.

Si j'en crois Brice, un des philosophes-animateurs du Centre d'Action laïque du Brabant wallon, « une affirmation est souvent la conclusion d'un raisonnement qu'on n'a pas tenu ». Il excelle à passer par le « Pourquoi ? », par l'exemple, le contre-exemple, pour essayer de trouver les implications du raisonnement qui en découle. Mais aussi pour que nous puissions interroger nos conclusions et les mécanismes inconscients qui font que nous pensons ce que nous pensons.

Alors, lorsqu'un interlocuteur nous demande « *Pourquoi pensez-vous cela ?* », prenons cette question comme un cadeau. Acceptons qu'il n'est pas en train de mettre en doute nos idées, mais qu'il tente de connaître le cheminement qui nous y a conduits. Il saura alors que nous pensons par nous-mêmes et entendra d'autant plus volontiers nos propos. Échanger deviendra un plaisir. ■

La foi, cette intranquillité confiante

ET MOI,

ETMOI, ETMOI

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



Observer un débat politique aujourd'hui revient très souvent à constater un degré certain de violence dans les propos échangés.

éfendre ses idées, mettre en avant ses convictions ne peut-il se faire sans jeter le discrédit sur autrui ? C'est l'une des questions que nous adresse la parabole du pharisien et du collecteur de taxes (Luc 18, 9-14) dans laquelle ces deux personnages vont prier au temple. Le pharisien rend grâce à Dieu car il n'est ni rapace, ni injuste, ni adultère. Pourtant, la parabole nous indique clairement que Dieu ne le considère pas pour autant comme un homme juste. Le collecteur de taxes est un homme à la solde de princes douteux ou de l'occupant romain qui profite souvent de son métier pour s'enrichir. Mais, sur le parvis du temple, il manifeste humilité et respect. Il s'adresse à Dieu, mais pour lui demander de lui manifester sa clémence : « Prends en pitié le pècheur que je suis. » C'est lui que Dieu considère comme juste et qui retourne différent dans sa maison.

Le pharisien a bonne conscience, il appartient à la bonne classe sociale. Dieu est là comme simple témoin de son achèvement, il n'a plus besoin de lui. Il n'a plus besoin non plus de se faire le prochain de qui que soit. Le voilà emmuré dans une solitude qu'il a créée de toute pièce. Le collecteur de taxes connaît bien, lui, ses failles, ses imperfections, son inachèvement. Il a besoin de Dieu. Il se présente devant lui en lui demandant d'agir pour lui, de lui être propice. Il veut être au bénéfice du pardon de Dieu qui, chaque fois, renouvelle et maintient sa relation à lui.

UN RECENTREMENT

Ce récit met donc l'accent sur l'importance de l'intériorité : prendre le temps de la prière, entrer véritable-

ment en relation avec Dieu à travers elle. Se poser simplement tels que nous sommes devant Dieu avec ce qui brûle, ce qui ne parvient pas à se dire, ce que nous ne parvenons pas à affronter... Il n'y a pas de mots prescrits, il n'y a pas de formules toutes faites, il n'y a pas de résultat à étaler. Être là, simplement, disponible à l'agir de Dieu en nous.

Cette intériorité irrigue nos rites, nos fêtes, nos rassemblements. Car il ne faudrait pas trop vite opposer et séparer rituels et intériorité. Nous sommes aujourd'hui libérés des contraintes de la religion comme contrôle social. Allons-nous donc d'autant mieux nous engager à accomplir le coeur de l'Évangile, ce coeur qui se vit dans l'amour comme respect, souci et accueil inconditionnel de l'autre?

L'ÉVANGILE DE LA GRÂCE

Être conscient qu'une ritualité de façade est vaine est une chose, renoncer pour autant à toute ritualité, à tout engagement communautaire en est une autre. N'oublions pas que ces deux hommes montent au temple pour prier. Et cette prière révèle leur attitude devant Dieu. Et la nôtre. Il est facile de dénoncer l'orgueil spirituel chez l'autre ou l'hypocrisie rituelle. Comme si nous étions à l'abri de l'autosatisfaction ou de l'autojustification. Comme si seules d'autres catégories de personnes ou d'églises pouvaient considérer la religion comme une sorte de coquille vide reposant sur les apparences extérieures, les rites à accomplir.

Il existe un peu de ce pharisien en nous chaque fois que nous nous présentons devant Dieu avec nos états de service, en coulant un regard en biais à celui ou celle dont nous jugeons la réussite moins éclatante. Mais la bonne nouvelle est qu'il existe aussi un peu de ce collecteur de taxes en nous : pas toujours très bien parti dans la vie, pas parfait, mais en demande, prêt à recevoir. N'est-ce pas précisément ces collecteurs de taxes que Jésus a choisi d'aller chercher pour montrer le renversement que peut provoquer l'évangile de la grâce ?

.'appel 423 - Janvier 2020

S'ouvrir à l'inattendu

PÈLERINDANS BRUXELLES

Gérald HAYOIS

Trente jours de marche dans sa ville, sans rien planifier, pour changer de regard sur la vie: Sébastien de Fooz l'a expérimenté au printemps 2018, logeant chez l'habitant au gré de ses rencontres. Il le raconte dans un livre, Partir chez soi.

endez-vous avec Sébastien de Fooz à une terrasse de bistrot, non loin de son domicile à Etterbeek. Il a proposé ce lieu, car on y sera plus au calme ce mercredi après-midi qu'au domicile familial, où vivent aussi sa femme et ses trois garçons. On s'attend à le voir arriver à pied, mais c'est à vélo qu'il débarque, barbe poivre et sel, avec l'attirail du marcheur, sac à dos en bandoulière. En septembre, il a publié son dernier livre, Partir chez soi, qui relate son expérience de traversée à Bruxelles, pendant un mois en continu, au printemps 2018. « Ce qui m'a poussé, c'est un sentiment de routine dans mon travail, explique-t-il. Je n'y trouvais plus de sens. Je me suis alors déplacé de plus en plus à pied dans la ville, en essayant de me rendre présent à ce que je rencontrais, d'être davantage dans l'instant, de remettre du sens dans mon déplacement urbain. »

Âgé aujourd'hui de quarante-cinq ans, il a déjà une fameuse expérience de la marche. Il a en effet été pèlerin en route vers des villes célèbres et vibrantes d'une forte spiritualité: Compostelle en 1998, à vingt-cinq ans, Rome deux ans plus tard et, comme apothéose, Jérusalem en 2005. Suite à ce voyage vers la Terre sainte, il a écrit un livre, réalisé un film et proposé des conférences sur cette marche vécue comme une quête de soi, de sens et de Dieu.

DÉPAYSEMENT DANS LA PROXIMITÉ

Il a suivi, ensuite, un parcours professionnel varié, avant de travailler six ans dans le domaine social à Molenbeek. Où, suite à une restructuration, il ne trouve plus de sens. En février 2018, il quitte donc ce boulot qui ne lui convient plus. Un ami lui suggère alors de reprendre son bâton de pèlerin, sans aller très loin, à l'étranger, mais en restant à Bruxelles. Il saute sur cette idée : « J'ai alors eu envie d'explorer ce qui m'environne au quotidien, de vivre une aventure de dépaysement dans la proximité. En sortant du cadre d'une vie régulière, j'avais besoin de m'ouvrir à nouveau à l'imprévu, de réenchanter ma vie urbaine. »

C'est ainsi qu'il a cheminé dans la capitale belge du 19 mai au 19 juin 2018, en tenue de marcheur au long cours, sac au dos, avec cinquante euros en poche, en se fixant comme objectif de ne pas rester plus de deux nuits au même endroit. Et sans jamais revenir chez lui. « Mon intention a été de nourrir un regard bienveillant sur chaque être croi-

sé en cours de route, d'où qu'il vienne, quel qu'il soit, le bénissant intérieurement. Ce n'est pas automatique. Cela coûte d'être bienveillant, mais en s'y efforçant, ça rend nos résistances plus malléables. »

RENCONTRES SURPRENANTES

L'aventure démarre à Etterbeek. Premier arrêt dans une église, puis direction la forêt de Soignes, où il loge à la belle étoile. « Ma plongée dans cette aventure urbaine n'aurait pu avoir lieu en faisant l'impasse sur ce passage préalable dans la nature. Cette nature était une invitation à réinvestir la ville par la lenteur. » Le lendemain matin, il passe par l'ancienne abbaye du Rouge Cloitre. Sur un banc public, il croise une femme. La conversation s'engage. Elle est juive, petite-fille d'un déporté à Auschwitz. Toute petite, elle a été cachée dans une famille chrétienne en Ardenne. Sacrée entrée en matière pour cette expédition urbaine!

La suite l'amènera dans presque toutes les communes du grand Bruxelles. Avec, jour après jour, d'autres rencontres surprenantes. II loge ainsi chez une dame d'origine africaine à Watermael-Boitsfort et, suite à une rencontre dans un café, dans un home pour personnes âgées dans les Marolles. Il est hébergé dans une maison qui accueille des Roms de Slovaquie à Schaerbeek, chez un employé du Sporting d'Anderlecht, sous un abri dans un parc, dans une église... Les quartiers traversés sont très contrastés. « On peut passer en quelques minutes du rond-point Schuman, où l'on croise les eurocrates, à la commune de Saint-Josse, où se côtoient des gens aux faibles revenus et originaires de tous les coins du monde. »

Tout au long de ce périple, il croise des centaines de visages différents. « Ceux que l'on rencontre sont comme des paysages que l'on traverse. Dans la vie ordinaire, on ne fait pas trop attention aux gens que l'on croise. Lorsque je me trouvais mal à l'aise face à des personnes, c'était un signe d'explorer en moi ce qu'il y avait derrière mes réticences. »

UNE GRANDE VULNÉRABILITÉ

Le marcheur est ainsi passé par toute la gamme des émotions. Le bonheur d'être reçu par des hôtes pour la nuit.



Quand la personne fait le pas d'accueillir, la confiance s'instaure et, très vite, l'essentiel est partagé. Il connaît parfois le découragement, l'insécurité, le sentiment de solitude, le spleen. « Le fait de vivre sans destination m'a plongé dans une grande vulnérabilité », avoue-t-il. Il expérimente aussi le sentiment de rejet intégral. Un habitant de Molenbeek, à qui, dans une laverie automatique, il explique sa démarche, le traite durement de bobo qui se donne bonne conscience, alors que beaucoup d'habitants du quartier vivent vraiment difficilement. Il écrit, après cette altercation : « Errant dans les rues de Molenbeek, l'envie de pleurer m'a saisi. Cet homme n'a pas tort. Accepter cela et ce que ça produit en moi m'a fait du bien. »

« Ce serait indécent de comparer ce que j'ai vécu à la vie d'un SDF, commente-t-il. Mais errer comme je l'ai fait est déstabilisant parce qu'on n'est plus en lien avec les autres. L'environnement devient alors menaçant. On n'est plus regardé à hauteur d'homme. Errer, c'est rompre le lien avec la communauté, car on comprend qu'on n'existe plus dans le regard des autres. »

ENDROITS FRACTURÉS

Après ce mois de navigation sans cap fixe et tous azimuts dans cette ville multiculturelle, Sébastien de Fooz retire l'impression que le « vivre ensemble » à Bruxelles tient un peu du miracle. « C'est surprenant, mais si on regarde bien, il y a beaucoup d'endroits fracturés, et on peut craindre que, tôt ou tard, cela génère encore plus de frustrations », note-t-il. En fin de parcours, de retour chez lui, son impres-

sion a été aussi forte que s'il revenait d'une très longue marche, d'un périple lointain. L'aventure peut donc être présente au bout de la rue, à condition d'être disponible. S'il a tenu le coup, c'est également grâce à ses passages ici et là dans la nature, les parcs, la forêt, ou dans les églises, ces lieux de silence. « La présence palpable du silence et la restructuration qu'il occasionne en soi m'ont été indispensables. Dans les églises, je me sentais à la maison. Depuis mes marches en pèlerin, je suis redevenu chrétien. Cette expérience-ci m'a invité à creuser mon intériorité qui est habitée, au-delà du brouhaha du monde. Au-delà de toutes mes résistances, il y a cette présence intime, cet espace d'accueil à l'Esprit. »

Aujourd'hui, outre la publication de son livre et la réalisation d'un film sur ce périple urbain, il propose, à ceux qui le désirent, d'accompagner ou de guider différentes expériences pédestres : en silence ou en ville, ou des marches nocturnes d'un soir en forêt deux heures avant l'aube. Sa conviction est qu'il est possible de rompre avec la routine, de faire un véritable travail de transformation intérieure sans changer totalement de cadre de vie.



Sébastien de FOOZ, *Partir chez soi, changer de regard, s'ouvrir à l'inattendu*, Bruxelles, Éditions Racine, 2019. Prix: 19,95€. Via *L'appel*: -5% = 18,96€. ⊒www.sebastiendefooz.com

Au-delà du corps



RENDRE DROIT

Ho'oponopono, qui signifie « corriger ce qui est erroné », « revenir à ce qui est juste », « rendre droit », est une philosophie de vie, un processus de réconciliation avec soi. Il s'agit d'une implication individuelle totale. Proposant des exercices personnels, cet opuscule permet de repérer

« ce qui est souffrance et dysharmonie », de « nettoyer nos pensées erronées et s'apercevoir que cela fonctionne ». (M.L.)

Dr Luc BODIN et Maria-Elisa HURTADO-GRACIET, Ho'po-nopono, le secret des guérisseurs hawaïens, Genève, Jouvence, 2019. Prix: 9.57. Via L'appel: 5% = 9.10.





Propos recueillis par Michel PAQUOT

Une vraie présence à l'écran

FANTINE HARDUN A TOUTD'UNE GRANDE

Révélée il y a sept ans dans une émission télé puis dans un court métrage, la jeune Mouscronnoise de quatorze ans a foulé en 2017 le tapis rouge cannois lors de la présentation en compétition de Happy End de Michael Haneke. Aujourd'hui, elle impose sa présence et son magnétisme en adolescente hystérique dans Adoration, le nouveau film du Belge Fabrice du Welz.

vec des millions de jeunes du monde entier, nous avons lancé le plus grand mouvement de la jeunesse pour le climat. Nous assistons impuissants à la sixième extinction de masse qui entraînera une partie de l'humanité avec elle. (...) Où comptez-vous nous mener? Je voulais vous faire prendre conscience. Je voulais que vous paniquiez. J'aimerais maintenant que vous pensiez à l'enfant que j'étais, celui dont vous vous servez depuis deux ans (...). »

<<

Ces phrases ne sont pas de Greta Thunberg, mais d'Anita, l'héroïne d'un court métrage-choc diffusé sur YouTube et interprété avec conviction par la toute jeune actrice belge Fantine Harduin. C'est la puissance que dégage cette adolescente de quatorze ans, sa justesse de ton et l'intensité de son regard, qui ont conduit les trois réalisateurs, Félicien Bogaerts, Ilyas Sfar et Arnaud Huck, à faire appel à elle.

SPECTACLE DE MENTALISTE

Depuis qu'elle est toute petite, la Mouscronnoise a l'habitude de se produire en public. Ses grands-parents s'occupaient de Miss Mouscron et leur fils, son père donc, n'hésitait pas à faire appel à elle pour alimenter la soirée en sketchs humoristiques. Laurent Harduin, par ailleurs échevin cdH chargé notamment des Affaires culturelles, a créé, il y a une douzaine d'années, *Fous Rires Garantis*, un festival où se sont succédé quelques grands noms de l'humour belge et français. À cette occasion, il arrivait aussi à Fantine de monter sur scène.

Mais ce qui n'est qu'une distraction locale prend une tout autre dimension lorsque ce drôle de couple concourt avec un spectacle de mentalisme dans l'émission *Belgium's Got Talent* sur RTL. Casquette sur la tête, de dos, la fillette de sept ans doit deviner un objet ou une carte à jouer brandi par son complice. Cette prestation leur vaut trois « oui », mais, surtout, des encouragements, pour Fantine, à faire du cinéma. Son père l'inscrit alors au casting du court métrage *Taram Tarambola* réalisé par Maria Castillejo Carmen. On est en 2013 et elle a huit ans. « *La seule chose dont je me souviens*, réfléchit-elle aujourd'hui, *c'est que je devais me mettre en colère contre mon père. Je me suis appuyée contre le mur, les bras croisés et j'ai regardé fixement dans le vide.* » Elle est d'emblée prise pour jouer l'aînée des deux sœurs qui, grâce à une formule magique, vont tenter de réconcilier leurs parents.

PIEDS SUR TERRE

« Je savais qu'elle avait un côté comédien, reconnaît Laurent qui veille bien à ne pas la transformer en bête de foire. C'est une expérience dont elle doit profiter à fond, car chaque film sera peut-être le dernier. Pour moi, elle reste une enfant qui fait du cinéma. Elle a les pieds bien sur terre et mon rôle est de faire en sorte qu'elle les garde dans le monde du cinéma. » C'est lui qui lit les scénarios que lui envoie son agent parisien, avec une prédilection pour les films d'auteur. Elle-même est ravie de la complexité de ses rôles qui lui permettent « d'aller plus loin dans la psychologie des personnages. On voit les choses d'un angle différent en entrant dans la peau de quelqu'un d'autre. Et je suis plus attirée par le drame que par la comédie, les rôles me semblent plus difficiles à jouer, c'est à chaque fois un nouveau défi ».

Ces trois dernières années, aux côtés de Cécile de France, Romain Duris, Isabelle Huppert, Mathieu Kassovitz ou Emmanuelle Devos, elle a fui vers la Suisse avec un groupe d'enfants juifs pendant la guerre, dans *Le voyage de Fanny*; vécu dans un bocal à cause de sa maladie pendant qu'un nuage mortel ravage Paris, dans Dans la brume ; ou causé l'hospitalisation de sa mère par abus d'antidépresseurs, dans Happy End. Pour ce film, le réalisateur Michael Haneke a rajeuni son personnage afin qu'il puisse lui convenir. Son personnage y a notamment une très belle scène avec son grand-père en fauteuil roulant interprété par Jean-Louis Trintignant. Elle se souvient : « Il m'a tout de suite mis à l'aise, il était extrêmement bienveillant. Le dernier jour de tournage, il m'a dit : "Quand tu seras plus grande, je demanderai ta main". » Lors de la projection du film à Cannes en 2017 et lors de la conférence de presse, elle était assise à côté de ce comédien presque nonagénaire. « J'avais douze ans et je n'étais pas du tout consciente de ce que j'étais en train de vivre, sourit-elle. Des gens m'habillaient me maquillaient, comme dans un rêve. Et quand je suis revenue à Mouscron, je me suis demandé ce que j'avais

BAYARD D'OR À NAMUR

Avec Adoration, le nouveau et très audacieux film du réalisateur belge Fabrice du Welz où elle tient le rôle principal auprès d'un garçon de son âge, Thomas Gloria, elle franchit un palier supplémentaire. Internée, sans que l'on sache pourquoi, dans un hôpital psychiatrique, elle s'enfuit avec le fils de la femme de ménage qui vit seule dans un bâtiment annexe. S'ensuit un road movie fait de rencontres diverses, un couple de touristes flamands ou un homme solitaire (Benoît Poelvoorde). Pour ce rôle qui lui confère une densité oppressante, elle a obtenu le Bayard d'or au Festival du film francophone de Namur. « Je devais passer d'une émotion à une autre, ce qui était très éprouvant, se souvient-elle. On courait partout, on criait, souvent sous la pluie. Je devais aussi beaucoup pleurer. Quand je suis sortie de ce tournage, j'étais très fatiguée, mais aussi plus forte. J'ai beaucoup appris sur moi-même, je ne pensais pas être capable d'aller aussi loin dans la folie. Mais quel que soit le rôle, je sais que ça reste du cinéma, donc que ça ne va pas m'atteindre profondément, même si cela me fait réfléchir sur plein de choses. »

Actuellement en troisième secondaire à l'Institut des Frères Maristes de Mouscron, Fantine Harduin semble vivre très sereinement sa double vie. « C'est parfois compliqué pour rattraper les cours, mais j'ai la chance d'apprendre vite. Et j'essaie de ne pas trop en parler à l'école. Je n'ai pas peur du regard que portent sur moi mes amis, car je les connais depuis longtemps. On m'a déjà demandé des autographes, je croyais que c'était pour se moquer de moi. L'école, pour moi, est cruciale, surtout que le métier d'actrice peut s'arrêter du jour au lendemain. C'est pourquoi, je voudrais plus tard faire des études de droit, le métier d'avocat m'a toujours attirée. »

L'été prochain, elle tourne dans un premier film où elle joue la petite-fille d'une femme atteinte de la maladie d'Alzheimer. La réalisatrice, Élodie Lélu, l'a choisie sans lui faire passer de casting, grâce à son rôle chez Michael Haneke. « Si elle avait joué dans Boule et Bill, ça n'aurait pas été la même chose », lance, tout sourire, son père, ravi, par ailleurs, que le type de films où elle apparaît la préserve d'une trop grande popularité.



Adoration de Fabrice du Welz, en salles dès le 15 janvier

La nouvelle façon de consommer des programmes tv

Frédéric ANTOINE

DES PLATEFORMES **QUI DÉCHAÎNENT?**

éunie autour du « professeur », une équipe de huit voleurs réalise le casse de la Maison royale de la Monnaie d'Espagne en s'efforçant de ne tuer personne et sans voler l'argent du contribuable. À cette fin, ils font imprimer au personnel pris en otage un maximum de billets, avant de s'échapper par un tunnel. Deux ans plus tard, ils montent un nouveau braquage. Mais celui-ci tourne plutôt mal... Des millions de gens de par le monde suivent depuis trois ans les péripéties du « professeur » et de sa bande, non à une heure de grande écoute sur une chaîne de télévision, mais sur une plateforme vidéo, où et quand ils le veulent.

LIBÉRÉ, DÉLIVRÉ

La Casa de papel a largement contribué au succès mondial de la fameuse société Netflix. En diffusant sur la terre entière cette fiction espagnole peu connue, l'entreprise en a fait une série culte. Tant et si bien que, alors que l'histoire devait normalement s'arrêter l'été dernier à la fin de la troisième saison, Netflix a décidé d'en produire une quatrième, visible au tout début de 2020.

La Casa de papel est emblématique de ce nouveau modèle de télévision : un visionnement à la carte, qui ne dépend pas d'une programmation à une heure donnée dans une case d'une grille de programmes. Et un financement par l'utilisateur, qui paie pour voir, alors que la télévision était jusqu'à présent plutôt basée sur la gratuité d'accès (et un financement en [grande] partie assuré par la publicité commerciale). La télé de plateforme libère le téléspectateur de bien des contraintes et, littéralement, le « déchaîne ». Et ce d'autant que ces nouvelles images se regardent sur tous les devices possibles : ordinateur, tablette, smartphone, mais aussi le téléviseur du salon ou de la chambre à coucher.

Le succès du système donne l'impression d'un nouvel Eldorado. La conquête du téléspectateur passant désormais par une plateforme, les concurrents de Netflix n'ont pas mis longtemps à se manifester. Aux USA, ils sont déjà très nombreux. En Europe, l'entreprise américaine est - ou va être - confrontée à d'autres offres assez similaires à la sienne. Le géant du commerce en ligne Amazon a dégainé le premier, et de manière subtile. La plateforme vidéo est en effet offerte gratuitement dès que l'on s'abonne au service Amazon Prime, permettant à l'origine de ne pas payer de frais d'envoi et de recevoir ses achats en moins de vingt-quatre Apple a rejoint la compétition en novembre, en essayant de séduire les fans de la marque à la pomme. Et Disney lui-même entrera dans la danse en Belgique au printemps. Ce morceau-là sera plus dur pour Netflix, car Disney est un géant des médias, détenant plusieurs studios de cinéma, des boîtes de production, et un immense catalogue de fictions à succès. Pour occuper sa plateforme, le label préféré des enfants a de la matière à revendre. Alors que ses différents compétiteurs doivent acheter des droits et faire réaliser des programmes pour se distinguer des autres...

Y AURA DES MORTS

Si l'on ajoute à cela que ces quatre concurrents proposent des tarifs d'abonnement variés, avec des offres pas toujours comparables, mais que Disney sera moins chère que Netflix, ce dernier a quelques soucis à se faire. Son modèle repose en effet sur une obligation de croissance permanente : pour subsister, la société doit constamment récolter de nouveaux abonnés, faute de quoi elle ne peut renouveler sa production ou faire des « coups » comme la récente série sur l'incendie du Bazar de la Charité, avec TF1. Alors que, pour Disney, la plateforme n'est qu'une de ses activités, et non son core business. Tout comme Apple ou Amazon, pour qui l'important est d'être dans la course, mais pas de la gagner. Et cela finira nécessairement par des morts. Il v a donc lieu de réfléchir avant de s'abonner en choisissant, par exemple, le moins cher.

En regardant dans le rétroviseur de la télévision, on se rappellera que, il y a

Médias Immédi(a)ts

JÉSUS DES ARTS

La figure de Jésus a toujours fasciné les artistes, les cinéastes, les chanteurs et les romanciers. De Léonard de Vinci à Martin Scorsese, de Jean-Sébastien Bach à Johnny Hallyday, leurs œuvres sont autant d'interprétations de Jésus : son image, son mystère, son symbole, sa face christique, sa face cachée. La journaliste Léa Salamé profite de la fête de Noël pour partir à la rencontre de ces Jésus de l'art dans un document, pour une fois, proposé à une heure de grande écoute. Une réussite à ne pas manquer. Jésus l'artiste, doc Stupéfiant, France 2, me 25/12 à 20h50.

À VOIX HAUTE

Pas le temps de lire un article parce qu'on est occupé ? Que quelqu'un d'autre le fasse donc à la place! Cette nouvelle application pour smartphone lit à voix haute tous les articles de presse téléchargés depuis les apps de journaux ou de magazines. Avec un large choix de voix, de langues et de vitesses de lecture. Bien pratique. Hélas, comme *L'appel* n'a pas (encore) d'appli, impossible pour l'instant de se mettre à son écoute...

Playpost, gratuit : 30 minutes/mois. 120 min. : 4,99€, illimité : 13,99€.



près de quarante ans, on a vécu le même processus avec la télévision à péage. Là aussi, le spectateur se trouvait un peu libéré du joug des chaînes généralistes : les pay-tv comme Canal + inventaient alors un nouveau concept.

Les plateformes sont à la télévision ce que le libre échange est à l'économie : une illustration de la mondialisation.

basé sur la multidiffusion de films très récents et de nouvelles séries, en proposant spectateur de s'abonner, ce qui lui évitait les

pubs. À l'époque, le marché avait vite fait l'objet d'une forte concurrence entre opérateurs... Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un seul par pays, capable d'imposer son offre et ses prix. Aujourd'hui, ces dinosaures de la ty payante sont les premiers à faire les frais de l'arrivée des plateformes, avec lesquelles ils essaient de trouver des arrangements à l'amiable.

ELLE BOUGE ENCORE

« RIP la télévision d'hier », comme on le dit aujourd'hui sur les réseaux sociaux? D'accord, elle a pris un fameux coup de plus. Mais pas de quoi la mettre totalement KO. D'abord, parce que les plateformes, aussi créatives soient-elles, surfent surtout sur l'offre de fictions, et principalement de séries. Mais celles-ci sont majoritairement nord-américaines et, côté films, les catalogues sont souvent maigrichons et plutôt âgés. Les documentaires proposés sont rares, et aussi très connotés « made in USA ». Enfin, sur les autres genres qui occupent de longue date les petits écrans, les plateformes sont quasiment aux abonnés absents. Elles excellent dans les « produits de stock », mais peinent dans les « produits de flux » : jeux, variétés, divertissements (y compris les télé-réalités). Et inutile de chercher sur les plateformes des émissions d'information ou des programmes sportifs : pour ces multinationales mondiales du divertissement, c'est bien trop compliqué à produire. Chaque région, chaque pays, devrait être traité différemment, avec ses propres contenus, équipes et rédactions...

Les plateformes sont à la télévision ce que le libre échange est à l'économie: une illustration de la mondialisation à laquelle on ne peut échapper. Mais elles laisseront encore (au moins pour un certain temps) le champ libre à d'autres contenus télévisuels. Pour autant, toutefois, que les opérateurs tv classiques le comprennent, et ne cherchent pas, en vain, à concurrencer ces géants sur leur propre terrain...



LES ANNÉES 20

Le monde entre en janvier dans une nouvelle décen-nie d'années 20. L'occasion pour la chaîne Arte de revenir sur la précédente, celle de ces dix ans dé-bridés du début du XX° siècle marqués par Brecht, Gershwin, Chaplin, Baker et Fitzgerald... Avant de se terminer par le krach de 1929 et la montée des extrémismes. Pour rappeler cet incroyable temps d'avant :

Gatsby le Magnifique avec R. Redford et M. Farrow (me 01/01), une soirée Chaplin, notamment avec *Limelight* (je 02), la fameuse Com-plainte de Mackie Messer, tirée de *l'Opéra de quat'sous* de Berthold Brecht (ve 03), les musiques du Boléro et de Chicago, ainsi que des documentaires sur Joséphine Baker et les nuits parisiennes (di 05).

La plupart de ces programmes sont aussi visibles sur www.arte.
ty jusqu'au début du mois de mars 2020.

MESSES À MINUIT

C'est à Galway, en Irlande, qu'a lieu la messe de minuit retransmise en direct par la RTBF, le 24 décembre. France 2 et TMC diffusent toutes deux, à minuit, une même messe de la nuit de Noël, en différé du Vatican. La chaîne KTO la propose, elle, en direct à 21h30. Le 25 décembre à 11h, la messe de Noël en Eurovision est retransmise de-puis l'église du Sacré-Cœur à Lugano, en Suisse.

Le chemin de ma mère

DIEU, Jean BAUWIN MON BEAU-PERE

ans son seul-en-scène précédent, on Road... A, Roda Fawaz, comédien belge d'origine libanaise, explorait ses multiples identités. Il y racontait sa jeunesse et déconstruisait les stéréotypes avec humour. Il ne pensait pourtant plus remonter sur scène pour parler de lui, mais une phrase de cette pièce, qu'il a beaucoup jouée en tournée, a germé en lui et a fait surgir ce nouveau texte, plus intime, plus grave, mais toujours aussi drôle. Il y disait : « Dieu devient mon beau-père », et il a eu envie de creuser cette relation, ce triangle souvent infernal. Dieu, sa mère et son père en sont les sommets. et lui se débat au centre.

Élevée dans un milieu musulman, sa maman reçoit cette religion par une transmission tout à fait naturelle et normale. Au début, elle pratique de loin, se contentant de marchander avec Dieu la guérison de son fils, en échange de quelques sacrifices vestimentaires. Elle croit en un Dieu rétributeur, qui récompense les bonnes actions et punit les mauvaises. Sous la pression familiale, elle donne à ses fils des noms de prophètes et Roda hérite de celui de Mohamed. C'est aussi le nom de son grand-père, mais « dans les deux cas, c'est un prénom difficile à porter », confie-t-il. Alors, il choisit de se faire appeler par son second prénom, Roda, pour favoriser son intégration.

PRIÈRES MAGIQUES

Très vite après la naissance de ses premiers enfants, sa maman reçoit des coups de son mari, comme si Dieu voulait la punir de le négliger. Les disputes sont quotidiennes et elle se souvient que son père l'avait mise en garde: « Cet homme n'est pas pour toi ! » Mais elle avait seize ans à l'époque de ses fiançailles, elle était amoureuse, et à vingt ans, elle l'avait épousé. Si elle est la femme d'un seul homme, son mari lui, ne saurait se résoudre à une telle exigence. Lorsqu'elle tombe enceinte de Roda, il la quitte pour une autre, qu'il quittera aussi pour une troisième, et ainsi de suite. Le seul souvenir que Roda a de son père, entre zéro et six ans, c'est celui de son absence.

Dans son spectacle Dieu le Père, Roda Fawaz raconte comment sa mère a trouvé refuge dans la religion, après avoir été abandonnée par son mari. Entre incompréhension et admiration, il dresse d'elle un portrait tout en tendresse.

Sa mère, désormais célibataire, arrive en Belgique avec ses quatre mômes, et elle ressent le besoin d'aller plus loin dans sa quête religieuse. Elle éduque ses enfants dans la religion musulmane et Roda fait tout naturellement ses « prières magiques » sur son « tapis magique ». Il négocie avec Dieu, mais Dieu se tait dans toutes les langues. Il se met alors à douter et, à vingt-six ans, il arrête tout cela, au grand désespoir de sa maman. « Je crois que j'ai arrêté de croire en Dieu quand j'ai commencé à avoir confiance en moi. »

LA PAIX DANS LA FOI

Sa maman reprend avec succès des études d'esthéticienne et ouvre son propre institut de beauté, *Makki*. Une réussite. Et puis, elle se replie dans sa religion, décide de porter le voile, de pratiquer davantage, et son imam devient sa nouvelle référence. Roda a du mal à la suivre et à comprendre pourquoi elle renonce à certaines libertés pour plaire à Dieu. Il s'adresse d'ailleurs à lui avec colère : « *Alors, parce qu'elle t'est dévouée, elle n'a plus le*

Toiles & Planches

JOSEPH AND JORGE

Et si, se sentant incapable de poursuivre sa mission, Benoît XVI avait convoqué un jour le cardinal Bergoglio au Vatican, pour lui proposer de prendre sa place ? Ce scenario, plutôt improbable, avait inspiré une remarquable pièce de théâtre à Anthony McCarten. Le réalisateur Fernando Meirelles en a tiré un film très intéressant où les deux personnages, admirablement joués par Anthony Hopkins et Jonathan Pryce, dialoguent et se confrontent, incarnant deux visages opposés du christianisme. Ce film est nominé aux

Golden Globes. Les deux papes, sorti en salles le 11/12. Disponible sur Netflix, producteur du film.

LA FEMME KAMIKAZE

Pour cette adaptation du roman de Yasmina Khadra, Vincent Hennebicq a ramené des images d'Israël et de Palestine. Il oscille entre documentaire et fiction pour raconter l'histoire d'Amine, chirurgien arabe naturalisé israélien, parfaitement intégré et respecté qui, après avoir soigné les victimes d'un attentat, découvre que le kamikaze est sa femme. Il n'a rien vu venir et veut à tout prix comprendre ce qui l'a poussée à commettre cet acte meurtrier.

L'Attentat, du 14 au 18/01 au Théâtre National, bd Émile Jacqmain 111-115, 1000 Bruxelles ☎02.203.41.55

www.theatrenational.be



droit de disposer de son corps? De jouir? » Mais l'auteur ne veut rien caricaturer, car, dans le même temps, elle trouve davantage confiance en elle grâce à la religion, elle s'épanouit et trouve un équilibre, une paix intérieure qu'elle n'avait jamais éprouvée jusque-là.

ADMIRATION

Roda veut montrer toute l'humanité d'une femme qui porte le voile. Les choses sont toujours plus complexes qu'on ne le croit, et le comédien-auteur aimerait faire réfléchir les spectateurs sur leurs propres représentations de la religion. Il cite le Coran : « Celui qui croit en Dieu par peur n'est pas un croyant, c'est un esclave. Celui qui croit en Dieu dans l'espoir d'obtenir quelque chose n'est pas un croyant, c'est un commerçant. Celui qui croit en Dieu pour l'amour de la foi ellemême, celui-là est un croyant. » On sent chez lui toute l'admiration qu'il porte à sa maman qui a fait un chemin spirituel qui lui donne aujourd'hui une nouvelle solidité. Elle a cessé de se soumettre aux hommes lorsqu'elle s'est soumise à Dieu. Et Roda rappelle que le mot islam signifie paix autant que soumission. Et plutôt que de travestir la soumission dans son sens négatif, il la voit comme une des formes de l'humilité : « il y a toujours plus grand que nous. »

Durant tout son spectacle, Roda s'adresse à Dieu avec colère. Il le dépeint comme un être rancunier, jaloux et vengeur. La charge peut sembler rude et le propos paradoxal, puisqu'il s'adresse à un Dieu auquel il ne croit pas. Cependant, si l'interlocuteur n'était pas Dieu, mais lui-même, ce fils délaissé par son père? Et si cette prière d'athée ou d'agnostique n'était en fait qu'une méditation, une forme d'introspection?

AU-DELÀ DE SOI

Toujours est-il que sa maman lui demande de reprendre contact avec son père devenu riche et menant la grande vie au Maroc. Roda va le voir et reçoit de lui des conseils étonnants : « Nique ta femme, elle t'aime. Aime-la, elle te nique. » Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça ne l'aidera pas à se sentir en confiance avec les femmes. Il s'interroge sur la force de tous ces conditionnements qui façonnent l'individu. « Quel homme vais-je devenir? », se demande-t-il.

Pietro Pizzuti, le metteur en scène, veut offrir un véritable spectacle de théâtre et pas un stand-up. Il promet un jeu baroque, décalé, qui invite le spectateur à la réflexion. « Le baroque, c'est l'idée de casser la ligne, de créer des courbes, d'associer des éléments contradictoires, de créer des tensions », explique-t-il. Il veut pousser Roda au-delà de ses limites, là où il n'est jamais allé. Et c'est ce que l'auteur voudrait aussi : faire naître chez le spectateur des questions qu'il ne s'était jamais posées, pour porter un regard plus humain sur les autres, sur ceux qu'il ne comprend pas, ou qu'il a vite fait de juger. « Toutes les barrières qu'on a, on peut les faire tomber, dit-il. Rien n'est définitif, tout est possible, tout peut évoluer. T'es pas obligé de t'enfermer dans quelque chose. Et ça crée un esprit critique. » ■

Dieu le Père, du 07 au 25/01 au Théâtre de Poche, place du Gymnase 1a, 1000 Bruxelles **☎**02.649.17.27 <u>www.poche.be</u>



AUX SOURCES DE LA VIOLENCE

Édouard Louis, l'auteur du livre coup-de-poing En fi-nir avec Eddy Bellegueule, avait poursuivi le récit de sa vie dans *Histoire de la vio-lence*. Thomas Ostermeier, directeur de la Schaubühne de Berlin, s'est emparé de ce texte pour créer un spectacle saisissant qui explore les racines du mal, de l'homophobie et de la violence. Lors de la fête de

Noël, Édouard rencontre un jeune Kabyle qui devient son amant d'une nuit. Mais, au matin, le bel étranger le menace, le viole et tente de l'étrangler. La mise en scène marque les esprits autant par ses images que par son propos. Le texte sera joué en allemand et surtitré en français.

www.theatrenational.be

POUR DERANGER

Secouer les idées préconçues et faire bouger les lignes est l'objectif de ce festival de cinéma peu connu, qui s'intéresse aux films traitant des grands problèmes du monde ou des dysfonctionnements de la société. Et qui donc bousculent ou dérangent. Il en est à sa dixième édition

cette année. Ramdam festival, Imagix Tournai 18-28/01. Pass de 35 à 70€.

www.ramdamfestival.be

Musiques, art dramatique, diction ou éloquence

LES ACADÉMIES OUVRENT À LA CULTURE ARTISTIQUE

certaines ont conservé l'appellation conservatoires communaux, demeurent des écoles largement ouvertes. Mais elles sont confrontées à la concurrence d'écoles privées où, pour ce qui est de la formation musicale, l'apprentissage du solfège n'est généralement pas obligatoire et dont certaines se spécialisent dans le rock, la musique pop ou la chanson française. Quant aux conservatoires royaux de Bruxelles et de Wallonie, ainsi qu'à l'Institut Supérieur de Musique

Pour ce qui est de l'apprentissage musical, l'organiste namurois Denis Vernimmen relève le beau choix proposé par les académies, entre piano, flûte, trompette, violon, violoncelle, clarinette, et même parfois basson, cor, viole de gambe, etc. Il précise qu'il existe des sections plus spécifiques pour la musique ancienne ou le jazz, et que la formation aux arts de la parole se fait à travers l'art dramatique, la diction, l'orthophonie et l'éloquence. Ainsi, les académies, dont

es académies de musique

reconnues par la Fédéra-

tion Wallonie-Bruxelles apprennent à des jeunes et à

des adultes à jouer d'un ins-

trument, à travers une formation autre-

fois appelée solfège. Passé par celle-ci

pour devenir flûtiste et professeur d'aca-

démie, Roland Maus, directeur de celle

de Bastogne, souligne que « les acadé-

mies forment aussi de manière complète

et structurée aux beaux-arts, aux arts de

la parole et à la danse dans des condi-

tions financières très accessibles. Alors

que ces formations sont actuellement

réduites dans l'enseignement obliga-

CULTURE ET AUTONOMIE ARTISTIQUES

et de Pédagogie (IMEP), fondé en 1970

à Namur, ce sont des écoles artistiques

supérieures destinées à former les pro-

fessionnels.

Les académies de musique relèvent-elles de la simple activité socioculturelle et de loisir? Cette idée a été récemment contestée avec force par des responsables d'institutions de l'enseignement secondaire artistique à horaires réduits (ESAHR), composé des académies, des établissements provinciaux et communaux, ainsi que des écoles de En Wallonie et à Bruxelles, plus de cent établissements scolaires à horaires réduits initient à divers arts cent mille élèves, jeunes et adultes. Qui deviendront en majorité de bons amateurs impliqués dans la vie culturelle.

la Fédération de l'Enseignement libre subventionné indépendant (FELSI). Ils ont rappelé que ces lieux prodiguent un « enseignement gratuit jusqu'à l'âge de douze ans et particulièrement démocratique pour les tranches d'âges supérieures, ce qui est assez unique en Europe ». Et que, selon un décret datant de 1998, les finalités de l'ESAHR visent à « concourir à l'épanouissement des élèves en promouvant une culture artistique; donner aux élèves les moyens et formations leur permettant d'atteindre l'autonomie artistique suscitant une faculté *créatrice personnelle* ». Une autre de ses missions est d'« offrir un enseignement préparant des élèves à rencontrer les exigences requises pour accéder à l'enseignement artistique supérieur ». Tout en tenant compte de l'environnement social, culturel et économique. c'est-à-dire des réalités de la société.

Pour ces mêmes responsables, si l'apprentissage de la musique à travers les chefs-d'œuvre classiques est primordial, le jazz et toutes les musiques qui en découlent ne peuvent pourtant pas être oubliés. « Oui, nous rencontrons parfois des difficultés dans notre travail, ad-

Portées & Accroches

toire ».

AMON NOS-OTES

L'histoire de Noël en Wallonie et au-delà, de 1600 à aujourd'hui, est le voyage que propose cette exposition de crèches, à travers la présentation de plus de cent cinquante représentations de la nativité. Une occasion de renouer avec les traditions qui ont fait la richesse et la typicité des Noëls d'autrefois, jusqu'à l'apparition récente des santons wallons. La grande crèche provençale de l'église est également visible.

→02/02, église St-Remacle-au-pont, 22 rue d'Amercœur (Liège), tlj 14-18h. Visite guidée : chaque samedi 16h. Entrée payante.

SPECTACLES CATHÉDRALES

Noël des cathédrales, créé par Luc Petit, propose des spectacles dans des lieux exceptionnels en Wallonie, à Bruxelles et à Lille. À l'origine il y avait un seul spectacle, une seule cathédrale... Cette année, églises et spectacles sont multipliés et une toute nouvelle création, L'horloger de Noël, a été présenté avant Noël à Namur et le sera encore prochainement à Liège et Mons.

Après Noël: Le voyage des mages (Tournai, 26-30/12, Bxl 02-05/01). Les sonneurs de Noël (Lille, 27-29/12), L'horloger de Noël (Liège 26-30/12, Mons 03-05/01)

■ www.noeldescathedrales.be



mettent-ils. Le temps consacré à chaque élève s'est réduit, les listes d'attente sont importantes, les élèves sont surchargés d'activités extrascolaires ou absorbés par les réseaux sociaux. Des quotas et contraintes administratives sont imposés chaque année pour répondre aux normes de la Fédération et le matériel ou les bâtiments sont parfois vétustes. Mais nous avons moissonné large et fait preuve d'imagination et de passion en favorisant les pratiques collectives à travers les cours d'ensembles et de nouveaux cours. »

FRUCTUEUSES COLLABORATIONS

« Les collaborations entre académies se montrent particulièrement fructueuses, poursuivent-ils, et des projets comme Académix réunissent chaque année des centaines d'élèves dans près de soixante concerts joués devant un public nombreux et enthousiaste. Transmettre les savoirs est ce qui nous stimule au quotidien. Mais nous sommes

convaincus que seule une approche multidirectionnelle, résolument créative et ouverte au monde d'aujourd'hui permettra, notamment à celles et ceux qui "consomment sans effort de la musique à la mode" (sic) de comprendre, pour leur plus grand plaisir, que l'instrument n'est pas seulement celui qui joue, mais qu'il est nous! » Les cent mille élèves inscrits dans les académies ont des origines multiples et des motivations très diverses. La majorité d'entre eux souhaitent devenir de bons amateurs, comme le souligne Roland Maus. Mais certains disent volontiers avoir aimé donner un concert ou accompagner une chorale, parfois dès leurs années de formation musicale

POUR ADULTES AUSSI

Les académies comptent aussi des élèves adultes, ainsi que le confirme un couple qui a reçu une formation en solfège à celle de Waterloo, puis au piano pour elle, à la clarinette pour lui, toujours avec des professeurs de qualité. Et surtout avec la satisfaction d'avoir mené ce défi jusqu'au bout, examens, auditions et bulletins compris, ainsi que la joie de pouvoir ensuite bénéficier de cet apprentissage au sein d'une chorale ou d'une harmonie. D'autres anciens élèves sont, de leur côté, devenus des professeurs ou des artistes professionnels réputés, tantôt solistes, tantôt membres de troupes ou d'ensembles, certains remportant d'ailleurs de prestigieux concours.

Aussi, alors que la vie culturelle est fragilisée – notamment en Flandre –, les responsables d'établissements de l'ESAHR apprécient que le nouveau gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles se montre favorable au développement de l'enseignement artistique qui a dû fonctionner avec une enveloppe budgétaire bloquée depuis 1978. À l'exception d'une petite adaptation intervenue en 1996 avec l'introduction d'un droit d'inscription dès douze ans. Car, comme aime à le dire Roland Maus, « il en est de même de la musique que de la langue : si le premier apprentissage est l'affaire des parents, il est à poursuivre à travers l'enseignement ».

POP ARTISTE



À l'image d'Andy Warhol, Keith Haring était un pourfendeur du « grand art » et un promoteur de l'art public, celui que l'on peut voir dans la rue, le métro... Défenseur de la contre-culture, il est réputé pour ses dessins style BD, ses peintures gigantesques, ses vidéos, collages, posters, objets peints et fresques. Cet artiste new-yorkais à la réputation mondiale est décédé du sida en 1990, à un peu plus de trente ans. Sa vie courte aura été foisonnante et marquée d'engagements, notamment contre le VIH, l'apartheid et l'armement nucléaire. Son œuvre fait l'objet de cette rétrospective très complète. Elle avait été précédée dans une galerie bruxelloise d'une exposition Keith Haring et son entourage belge.

→19/04, Bozar/Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, ma-di 10-18h, je 10-21h. <u>www.bozar.be</u>

SANTONS HUTOIS

Elles ne sont pas moins de 950, ces figurines de santons qui se sont installées depuis peu sous le jubé de la collégiale de Huy, dans la nouvelle salle du Rondia, le célèbre vitrail local. Des petits personnages en terre cuite presque vivants dans leur quotidien, transfiguré par la venue du Messie.

→12/01, tlj (sf lundi) 10-12h et 13-16h.

De beaux livres pour les fêtes







Ornithologue amateur au sein de AVES, association de protection des espèces menacées, André Brunel est aussi bagueur et guide-nature. Après L'Atlas des oiseaux nicheurs de Wallonie, il publie une nouvelle édition des Oiseaux de chez nous aux illustrations magnifiques. Destiné à un large public, cet ouvrage présente quelque 160 espèces de Wallonie, des plus communes aux plus emblématiques. Pour chacune, l'auteur aborde toutes les questions que le profane (ou l'amateur) est censé se poser : comment reconnaître les oiseaux? Ouelles sont les différences entre les sexes, les prédateurs, leurs migrations... Un trésor de renseignements et de beauté!

André BRUNEL, les oiseaux de chez nous, Bruxelles, Racine, 2019. Prix : 24,95€. Via L'appel: -5% = 23,71€.



QUI S'Y FROTTE...

En voilà six qui s'y sont frottés : six cactophiles, chacun unique en son genre et par son histoire, mais tous passionnés par une même chose : le monde des cactus. Pour ce livre, ils sont partis caméra au poing dans un coin des Amériques (États-Unis, Mexique, Pérou, Chili, Argentine, Brésil...) à la recherche de leur plante favorite. Des images impressionnantes, mais aussi de vrais récits, émaillés d'anecdotes, où ces six personnages aux profils si différents parviennent à communiquer leur passion pour ces boules d'épines dont on préférerait plutôt rester à distance. Une vraie découverte d'un autre monde. (F.A.)

Voyages aux Amériques : le monde des cactus, Bruxelles, Racine, 2019. Prix: 39,95€. Via L'appel: -5% = 37,96€.

COUCOU, LES OISEAUX PATRIMOINE ABBATIAL

Une découverte des plus belles abbayes de Wallonie, voilà à quoi invite cet ouvrage superbement illustré. Certaines ne sont que ruines, d'autres n'accueillent plus de moines, mais dix-huit sont présentées ici, avec la vie d'un personnage qui en a marqué l'histoire et une découverte des alentours. Un voyage du « plus grand réseau hydraulique de Belgique », à Aulne, à l'abbaye « six siècles plus ancienne que la cristallerie », au Val-St-Lambert, en passant par la plus vieille église du pays, à Lobbes, ou le plus ancien bâtiment industriel de Wallonie, à Floreffe... (F.A.)

Ghislain HETTICH et Mathieu GOLINVAUX, Les plus belles abbayes de Wallonie, Bruxelles, Racine, 2018. Prix: 29,95€. Via L'appel: -5%



DES NOMS (PLUS) TRÈS PROPRES

Une antonomase, c'est un nom propre devenu commun. Comme le préfet Poubelle, connu pour la collecte des immondices. Ce petit livre carré adapte un peu la formule pour tirer le portrait de personnages ou de lieux qui sont, à leur niveau, comparables à des personnages ou des endroits illustres... mais dont il faut ici trouver le nom. On saura alors qui est « la Joconde de la préhistoire », « l'Einstein de l'informatique » ou « la New York asiatique ». Et si on sèche une fois le texte lu, la réponse sera fournie, en tout petit. Fun et éducatif à la fois. (F.A.)

Sophie DUTHEILLET de LAMOTHE, 100 Antonomases pour briller en société, Monaco, Éditions du Rocher, 2019. Prix : 16,15€. Via L'appel: -5% = 15,35€.

L'ANNÉE AU JARDIN

Vivre au jour le jour au rythme de son jardin est ce que propose ce carnet-agenda spécial 2020. On y notera ses rendez-vous, mais on y préparera aussi la vie de ses plantes d'ornement ou potagères, en cherchant à jardiner avec la lune. Et en utilisant chaque mois une « recette » pour réussir à apporter des « plus » à son jardin : y installer une première ruche, démarrer un potager, accueillir des insectes, arroser selon les prescrits de la permaculture, etc. Un agenda pratique qui permet bien sûr aussi de mener à bien toutes les activités de jardinage. (F.A.)

L'agenda jardin 2020, Neufchâteau, Weyrich-Esprit Jardin, 2019. Prix : 20€. Via L'appel: -5% = 19€.



AMOURS DE DESSERTS

Après avoir été finaliste en 2016 au concours Le meilleur pâtissier, Mélanie Mayné publie un deuxième volume de 45 recettes de gâteaux, qui se déclinent en recettes du mercredi, à réaliser avec ses enfants ; du samedi, à partager avec sa famille ou ses amis, pour illuminer la soirée sans se prendre la tête; et enfin du dimanche, pour les occasions spéciales, qui en jettent plein les yeux mais demandent plus de temps et de technique. Pour l'auteure, l'essentiel est l'amour que l'on transmet à travers ces douceurs. La présentation claire fera du recueil une lecture inspirante pour les fêtes et au-delà. (J.G.)

Mélanie MAYNÉ, Maman fait un gâteau. Mes nouvelles recettes, Bruxelles, Racine, 2019. Prix : 19,95€. Via *L'appel* : -5,-% = 18,96€.

Livres







DERRIÈRE LES PHOTOS DE GUERRES

Ce roman écrit sous la forme d'un journal de reporter de guerre est intéressant pour aider à aller au-delà de ces instantanés qui font la une des médias, mais sans montrer toutes les réalités et conséquences des conflits au Rwanda, en Afghanistan, en Bosnie, en Irak et ailleurs. De cet auteur de recueils de poésie d'origine franco-écossaise, qui va parfois trop dans les détails, on aurait pu attendre qu'il fasse encore plus découvrir aux lecteurs les visages de la guerre et les ouvre davantage à une « une dimension vertigineuse sur notre nature humaine ». (J.Bd.)

Denis DRUMOND, *La vie silencieuse de la guerre*, Paris, Le Cherche-Midi, 2019. Prix : 19,55€. Via *L'appel* : -5% = 18,58€.



UNE SACRÉE DE GAULLE

Cette bande dessinée retrace l'existence de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, nièce du général née en 1920 et décédée en 2002. Riche d'une solide foi chrétienne, elle est emprisonnée au camp de concentration de Ravensbrück pour avoir été résistante aux côtés de ieunes de la haute société et de communistes. Épouse et mère de quatre enfants, elle devient à partir de 1964 présidente d'Aide à Toute Détresse-Quart-Monde (aujourd'hui dénommé Agir Tous pour la Dignité). Elle œuvre aux côtés du fondateur, le père Joseph Wresinski, des familles pauvres, permanents et alliés formant ce mouvement de lutte contre la misère. (J.Bd.)

Coline DUPUY, Agosto STÉPHAN et Jean-François VIVIER, *Geneviève de Gaulle-An-thonioz*, Monaco, Éditions du Rocher, 2019. Prix : 16,15€. Via *L'appel* : -5% = 15,35€.



CAPITALISME ET CONSCIENCE

Le capitalisme est aujourd'hui soumis aux caprices de la finance spéculative et à la place grandissante de la digitalisation. Il détruit aussi la nature. C'est « l'esprit malin » du système économique, comme le nomme Pierre-Yves Gomez, professeur français d'économie. Si, selon lui, la technique et la science n'apporteront pas LA solution, l'histoire de demain n'est pas écrite. Il y a un espoir en observant les consciences insatisfaites et éclairées de ceux qui aspirent à une autre vie ou la vivent déjà hors du boulot, l'obstination de gens honnêtes animés par un bien commun dont ils ne peuvent faire le deuil. (G.H.)

Pierre-Yves GOMEZ, *L'Esprit malin du capitalisme*, Paris, Desclée de Brouwer, 2019. Prix : $19,40\varepsilon$. Via L'appel: $-5\% = 18,43\varepsilon$.



QUE DIABLE!

Depuis le Moyen Âge, la figure du diable fascine et repousse à la fois. Il intrigue aussi et obsède l'esprit humain. Les expressions artistiques de tout genre ont donné au diable les apparences d'un monstre terrifiant et hideux afin de conjurer les sorts qu'il était à même de jeter. « Par la dérision, l'homme ne cherche pas à amadouer le diable, mais à le vaincre », remarque le père Jeanguenin. Ce prêtre-exorciste italien a rassemblé toute une série d'histoires de diables qui se lisent avec plaisir et délectation, faisant penser parfois à la « Légende dorée » de Jacques de Voragine. (M.L.)

Gilles JEANGUENIN, *Histoires de diables, ou comment s'en débarrasser,* Paris, Salvator, 2019. Prix: 12,80€. Via *L'appel*: -5% = 12,16€.

INTRIGUE AU CARRÉ

Auteur de la région namuroise. Nicolas Marchal a obtenu en 2009 le Prix Première (RTBF) pour Les conquêtes véritables. Il nous emmène ici à Liège, entre la bibliothèque des sciences historiques, où Serge poursuit ses recherches sur Jean d'Outremeuse, et le célèbre « Carré » où il emmène une jeune étudiante portugaise travaillant sur Simenon et qui occupe une chambre dans le même immeuble de la montagne de Bueren. Entre histoire d'amour, sosie de Simenon, enquête sur de faux manuscrits originaux et échos de la vie (nocturne) locale, le lecteur est tenu en haleine jusqu'au bout. Un divertissement aux couleurs locales. (J.G.)

Nicolas MARCHAL, Les faux Simenon, Weyrich, 2019. Prix: $15 \in$. Via L'appel: $-5\% = 14,25 \in$.

FANTASSINS ENNEIGÉS

L'Ardenne célèbre jusqu'à fin janvier le 75^e anniversaire des événements de l'hiver 1944, qui ont si profondément marqué cette région. On croit souvent que « la bataille des Ardennes » s'est terminée à la rupture du siège de Bastogne, le 26 décembre. C'est oublier que le dernier sursaut du IIIe Reich ne sera maté qu'en janvier, après les terribles bombardements américains sur Houffalize, notamment. Après deux premiers Mooks (mi-revues mi-livres), intitulés 1944, à propos des débuts de la libération, les éditions Weyrich en éditent un troisième, spécialement consacré à ce tournant de la guerre, si terrible pour les civils. Deux cents pages de regards neufs et éclairants. (F.A.)

Bataille des Ardennes, l'échec aux panzers, Mook 1994 n°3/19, Neufchâteau, Weyrich. Prix: 20€. Via L'appel: -5% = 19€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Qu'est-ce qu'un chef ? Avec le général d'armée Pierre de Villiers, le 13/01 à 20h30, à la salle Henry Le Bœuf du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. rue Ravenstein.

202.543.70.99

BRUXELLES. Les Routes de la soie du XXIe siècle. Avec Thierry Kellner, docteur en histoire et politique internationale de l'IUHEI/ Université de Genève et chargé de cours à l'ULB, le 30/01 à 14h, à l'auditoire Lacroix dans les Auditoires centraux, avenue Mounier 51, 1200 Bruxelles 2010 47 80 85

CHARLEROI. La défaite prince : la fin programmée des démocraties face à la criminalité financière. Avec Michel Claise, iuge d'instruction spécialisé en délinquance financière et écrivain, le 16/01 à 14h au Novotel, place Verte 17. 2071.53.15.28 **☎**0471 65 49 31

nainautseniors.charleroi@hainaut.be

LA LOUVIÈRE. Islam, politique et djihadisme. Comment décrypter le phénomène Daech ? Avec Didier Leroy, chargé de cours ULB, le 14/01 en la salle des Arts et Métiers. rue Paul Pastur 1.

20499 27 00 26

dogan.vancranem@hainaut.be

LIÈGE. Comment habiter maintenant la Terre ? Avec Aurélien Barrau, astrophysicien et philosophe dans le cadre des Grandes Conférences Liégeoises. le 11/01 à 20h15 à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe). **2**04.221.93.74

<u>Madia.delhaye@gclg.be</u>

LOUVAIN-LA-NEUVE. Le Brésil de Bolsonaro : un retour vers l'obscurantisme ? Avec Frédéric Louault, professeur de sciences politiques à l'ULB et codirecteur du Centre d'étude des Amériques, le 28/01 à 14h à l'auditoire Socrate 10, place du Cardinal Mercier 12.

. **☎**010.47.80.85

<u>ouniversitedesaines.be</u>

MONS. Aldegonde, Waudru. Vincent et les autres. Des saints mérovingiens remis à la page au XVIIe siècle. Avec Philippe Desmette, professeur à l'Université Saint-Louis, le 30/01 à 20h, en l'église Saint-Nicolas, rue Havré.

2065.31.38.59

natetspiritualitémons@gmail.com

NIVELLES. Les OGM : une nouveauté ou une continuité ? Avec Nathalie Verbruggen, professeure à l'ULB. le 16/01 à l'Hôtel de Ville de Nivelles, salle des Mariages, place Albert ler 2

20495.67.81.31

<u>alain.wilkin@gmail.com</u>

Formations

BRUXELLES, LIÈGE, LOUVAIN-LA-NEUVE, MONS, NAMUR. Quel sens a la vie ? Cycle de formations bioéthiques sous forme de vidéoconférences, les 12, 20 et 27/01 et le 03/02 à 20h15 à Bruxelles, Hôtel Chambord, rue de Namur 82; à Liège, espace Loyola, rue Saint-Gilles 102; à Louvain-la-Neuve, place de l'Équerre 39 ; à Mons, rue

des Sœurs noires 2 ; à Namur, rue Sainte-Julienne 2.

20498.37.96.34

COUR-SUR-HEURE. Bible et espérance : ça change selon les moments. Avec Arthur Buekens, prêtre et écrivain. le 18/01 à 9h30 à l'église de Cour-sur-Heure, rue Saint-Jean 72.

20475.24.34.59 **2**0497.31.65.26 FRANIÈRE. Vous avez dit culture. Avec Mike Singleton, anthropologue, le 18/01 de 10h à 12h, dans le cadre des Ateliers du Savoir du Centre culturel de Floreffe, chemin Privé 1. 2081.45.13.46

LOUVAIN-LA-NEUVE. Exercer l'autorité en Église aujourd'hui. Avec Nicole Lemaître, historienne, Joseph Famerée, professeur d'ecclésiologie à la Faculté de Théologie de l'UCLouvain, et Véronique Margron, professeure de théologie morale, le 30/01 de 9h à 16h30 à l'auditoire Montesquieu 11.

<u>uclouvain.be/fr/facultes/theologie/</u> ipast-2020.html

Retraites

MAREDRET. Une halte pour faire l'expérience de Dieu. Avec sœur Gertrude qui s'inspire des écrits sur la prière intérieure du chanoine Henri Caffarel, à l'abbaye de Maredret, rue des Laidmonts 9, 5537 Denée. **2**082.21.31.80

<u>welcome@accueil-abbaye-mare-</u> dret.info

NIVEZÉ (SPA). À la rencontre de Jésus, qui accomplit en Lui toutes les Promesses. Avec Philippe Degand, le 30/01 de 9h à 15h au Foyer de Charité, avenue Pelzer de Clermont 7

☎087.79.30.90

<u>foyerspa@gmx.net</u>

RHODE-SAINT-GENÈSE. Le panorama de la foi. Avec Bénédicte Ligot, Annalisa Cannoni, Charlotte Dulière, Florence Lasnier, Isabelle Prost, Marie-Thérèse Puissant Baevens le 14/01 au Centre spirituel Notre-Dame de la Justice, avenue Pré-au-Bois 9. 202.358.25.11 info@ndirhode.be

WÉPION. Journée oasis : en chemin avec le prophète Élie. Avec sœur Anna Carin-Hansen, le 20/01 à 9h30 au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

2081.46.81.11

secretariat@lapairelle.be

Et encore...

BRIALMONT. La politique, un art difficile, mais nécessaire. Rencontre-débat avec Éric de Beukelaer, prêtre et chroniqueur, le 11/01 à 14h30 à l'abbaye de Brialmont à Tilff. 204.388.17.98

BRUXELLES. Projection du film. Un monde plus grand en présence de Corine Sombrun, auteure du livre Mon initiation chez les chamanes qui l'a inspiré, le 14/01 à 20h au Cinéma Le Stockel, avenue d'Hinnsidael 17, 1150 Woluwe-Saint-Pierre.

202.771.28.81

BRUXELLES. Semaine de prière pour l'unité des chrétiens : ils nous ont témoigné une humanité peu ordinaire. Du 18/01 au 25/01 au Comité Interecclésial de Bruxelles, rue Adolphe Max 55, 1000 Bruxelles <u> www.c-i-b.be</u>

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE. La Nuit des Bibliothèques : atelier doudou it yourself. Le 11/01 de 10h à 12h à la Bibliothèque d'Ottignies, avenue des Combattants 2.

20498.87.74.34

LA LOUVIÈRE. L'orientalisme chez Boch. Avec Stéphanie Boulet, responsable des collections de Keramis, le 12/01 de 14h à 15h30 au Keramis-Centre de la Céramique, place des Fours Bouteilles 1.

2064.23.60.70 <u>www.keramis.be</u>

LIÈGE Les Petits Chanteurs de St Marc: les voix des « Choristes ». Organisé par Solmania, le 19/01 à 16h en l'église Saint-Jacques, place Saint-Jacques.

20476.73.81.40

WÉPION. Pleine conscience et quête de Dieu avec les Pères de l'Église. Avec Françoise Rassart, infirmière en santé mentale et formatrice certifiée en pleine conscience, et Cécile Gillet, du 31/01 au 02/02 au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

2081.46.81.11

secretariat@lapairelle.be



DE DERRIÈRE LES BARREAUX

Mille mercis pour le don de votre belle et édifiante revue L'appel aux détenus de la prison de Saint-Hubert, que j'accompagne dans leur difficile périple. Nul doute que la Providence se sert de votre revue pour « toucher » le cœur de quelques-uns, à tout le moins les faire réfléchir

Bonne montée de Noël et déjà merveilleux voeux pour 2020.

Joseph HUBERT, aumônier de Prison Saint-Hubert

ERRATUM.

L'illustration de l'ouvrage La genèse de la Genèse (éditions Diane de Selliers) présentée dans les « beaux livres » de notre numéro de décembre page 38 était celle d'un ouvrage précédent. Voici l'exacte première page.



« Les contents n'écrivent pas », écrivait Thérèse Jamin dans la Messagerie de votre numéro de septembre. Eh bien, pour moi, quelle joie de découvrir une abonnée qui répond à toutes mes opinions! Je pourrais signer la lettre remplie d'une merveilleuse liberté de pensée.

Je suis enthousiaste de votre magazine qui me fait tant de bien. J'ai appris à le connaître il y a deux ans à la suite du décès de mon mari, par une conférence de Gabriel Ringlet à Mons.

mon mari, par une conférence de Gabriel Ringlet à Mons. Il me reste dix jours pour fêter mon 82° anniversaire, et je suis moi aussi une chrétienne « en route ». Votre magazine m'offre une belle nourriture et me donne la force nécessaire pour continuer le chemin et soutenir ma foi.

Soyez-en remerciés!

Claudine NIVARLET-PAQUET 7022 HYON(MONS)



Chaque mois, à la recherche du sens dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

ENGAGEZ-VOUS AVEC NOUS POUR PLUS DE PAIX ET DE JUSTICE,

ICI ET AILLEURS



Sensibilisation Formation Plaidoyer Analyse

Soutenez-nous: BE30 0682 3529 1311 Communication «Don - L'Appel».

Les dons de 40E ouglus donnent droit à une réduction d'impôts.

Toutes les informations pour s'engager à nos côtés sur :

www.justicepaix.be



